[CAMPUS]
Ça brasse à Polytechnique !
page 5



[SOCIÉTÉ-MONDE]
Mégarégions : les villes explosent
pages 12-13



[CULTURE]
Pleins feux sur *Creative Commons*
page 20

QUARTIER L!BRE

[Vol. 18 • numéro 11
9 février 2011
www.quartierlibre.ca]

LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL • QUARTIERLIBRE.CA

La revanche du geek !

Richard E. Flanagan présentera son jeu vidéo *FRACT* à San Francisco page 4

QUARTIER L!BRE

RÉDACTRICE EN CHEF
Leslie Doumerc
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE

CAMPUS :
Charles Lecavalier
campus@quartierlibre.ca

SOCIÉTÉ/MONDE
Patrick Bellerose
societemonde@quartierlibre.ca

CULTURE
Christine Berger
culture@quartierlibre.ca

PHOTOMONTAGE DE LA UNE
Leslie Doumerc, Arthur Lacomme

JOURNALISTES
Vincent Allaire
Charlotte Biron
Anne-Sophie Carpentier
Jean-Simon Fabien
Justin D. Freeman
Anh Khoi Do
Audrey Gagnon-Blackburn
Aude Garachon
Vanessa Gauvin-Brodeur
Tiffany Hamelin
Victor Klein
Philippe Lambert
Ariane Lelarge-Emiroglou
Sarah Maquet
Sandra Mathieu
Antoine Palangié
Edith Paré-Roy
Morgane Roussel-Hemery
Philippe Teisceira-Lessard

ILLUSTRATEURS
Melki Melgarejo
Alexandre Paul Samak

PHOTOGRAPHE
Toma Iczkovits

CORRECTEURS
René Flageole
Arthur Lacomme

INFOGRAPHIE
Alexandre Vanasse
Zirval design

PUBLICITÉ
Accès-Média (514-524-1182)
www.accesmedia.com

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

IMPRESSION & DISTRIBUTION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514-343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site Web : www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Son tirage est de 6000 copies.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(Local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8

Quartier Libre est membre de la Presse universitaire canadienne (PUC/CUP)

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

PROCHAINE PARUTION
23 février 2011

PROCHAINE TOMBÉE
15 février 2011

ÉDITO



Quand la page se tourne

Cette page 3 est déconcertante…

Tripolaire, elle est le maillon faible qui tisse le lien entre tous les maillons forts du numéro. Pas de page 3, pas de journal.

Ci-dessous, le sommaire. Cette semaine, vous verrez que l'UdeM, cette usine où bouillonnent les savoirs, accouche aussi de projets concrets : Richard E. Flanagan, étudiant au D.É.S.S. en design de jeux nous présente sa création *FRACT*, qualifiée pour le « Sundance » du jeu vidéo : l'Independent Games Festival à San Francisco (p. 4). Ça brasse à l'École Polytechnique où trois génies enivrés de liquide houblonné veulent créer une brasserie étudiante à l'intérieur du campus (p. 5). Dans ces cortex en ébullition, l'imagination vagabonde sans contrainte spatiale pendant que, dans certaines parties du monde émergent les mégas cités, ces villes sans fin où s'entassent plus de 10 millions d'habitants (p. 12 et 13). Et si vous aimez les affrontements d'idées, ne ratez pas le duel à retardement entre Louis Dubé, président des Sceptiques du Québec (p. 17) et Francis Martin, alias Kaya, spécialiste en interprétation des rêves (p. 23).

À votre gauche, l'ours (dont nous ne prononçons pas le « s » pour nous donner un genre). Cet animal sauvage regroupe tous ceux qui ont œuvré pour le numéro, des chefs de pupitre et leurs pupitreries, à la directrice générale qui dirige généralement, en passant par notre dévoué graphiste, maître ès mise en pages et voix suave. On y retrouve aussi et surtout nos collaborateurs, qui ont, un jour, poussé la porte de notre local avec l'envie d'écrire ou de proposer des idées de sujet, comme cette journaliste en herbe nous racontant avec enthousiasme qu'un professeur de droit de l'UdeM venait de gagner le prix du meilleur blogue (p. 7), ou cette autre nous convainquant que ce jeune journaliste québécois basé à Moscou aurait des choses bien passionnantes à nous dire sur la Tchétchénie (p. 14). L'ours, c'est aussi des illustrateurs et des photographes pour qui une image vaut mille mots. L'ours, c'est aussi des correcteurs qui ne rêvent que d'espaces fines, qui reconquièrent l'italique, et qui frissonnent de joie quand il s'agit de ligaturer le mot « œdème ».

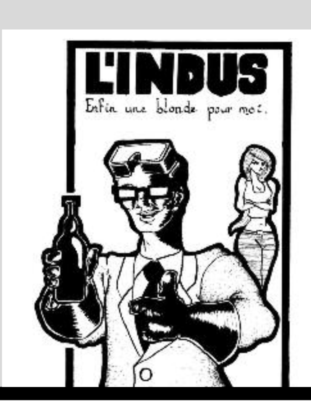
Enfin, il y a l'édito, le lien direct avec le lecteur. N'attendez pas de meilleure définition, il n'y en a pas. Ce n'est pas quelque chose que l'on apprend en école de journalisme. Être *pogné* avec cet espace blanc qu'il faut remplir aux deux semaines de la manière la plus pertinente possible, c'est angoissant et excitant à la fois, tous les anciens rédacteurs en chef de *Quartier Libre* vous le diront. Alors qu'en 91 ans d'existence, votre journal a suivi un semblant de continuité dans sa ligne éditoriale, cette logique ne s'est jamais vérifiée en page 3. Certains s'en sont servis de tribune pour protester avec virulence contre la hausse des droits de scolarité ou inciter les jeunes à aller voter, tandis que d'autres laissaient cours à leur imagination pour produire un petit bijou poético-lyrique. À chaque rédacteur en chef sa tactique. La mienne fut modestement de présenter le contenu du numéro via un détail supplémentaire que j'allais puiser sur le terrain, dans l'actualité ou dans des histoires personnelles. L'idée était de mijoter un hors-d'œuvre qui, sans vous laisser sur votre faim, vous donnerait de l'appétit pour engloutir les pages suivantes.

Épilogue

Vous pensez que ce texte a une résonance de bilan de fin de session, et je loue votre capacité de déduction. Avant de tirer ma révérence, je voudrais remercier les lecteurs, le maillon essentiel de *Quartier Libre*. Pas de lecteurs, pas de journal.

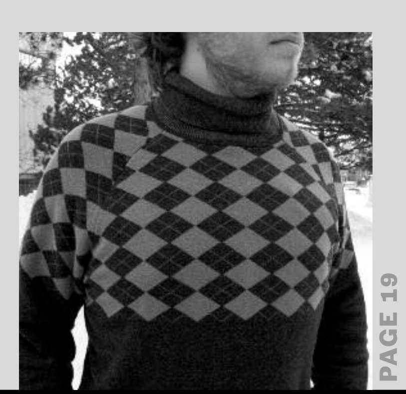
LESLIE DOUMERC

SOMMAIRE



PAGE 5

PAGE 16


PAGE 19

• D.É.S.S. en design de jeux •

Un diplômé de l'UdeM à l'Independent Games Festival

Fraîchement diplômé du D.É.S.S. en design de jeux de l'Université de Montréal, Richard E. Flanagan lance sa carrière d'une belle manière. Son jeu, *FRACT*, a été sélectionné dans la catégorie estudiantine de l'Independent Games Festival (IGF). L'IGF est au jeu vidéo ce que le Sundance est au cinéma : un tremplin pour ceux qui n'ont pas encore intégré de grosses écuries. Cette compétition internationale – qui l'opposera à sept projets américains, anglais et allemands – aura lieu du 28 février au 4 mars à San Francisco.

Petites lunettes à monture fine, barbe abondante, Richard E. Flanagan ressemble à l'idée que l'on se fait du concepteur de jeux vidéo. Contacté via Skype, le jeune homme répond de son iPhone, à bout de bras. La scène est amusante, presque caricaturale. Et pour cause : du haut de ses presque trente ans, Richard E. Flanagan n'est pas nouveau dans le monde de l'informatique. Diplômé en *New Media* (Sheridan College, Oakville, Ontario) et en *Design* (NSCAD University, Halifax, Nouvelle-Écosse) il a longtemps travaillé dans la conception de sites Web et d'imprimés.

Un D.É.S.S. moins technique

Pourtant, le jeu vidéo a toujours été dans un coin de son esprit. Il confie d'ailleurs qu'il pensait à l'origine intégrer une autre formation du Campus Ubisoft [voir encadré : Campus Ubisoft]. C'est sa femme qui lui trouvera finalement le D.É.S.S. de l'UdeM. Bien lui en a pris : les cours dispensés y sont selon lui *« moins technique »*, l'approche, plus *« globale »*.

Le propos est partagé par Louis-Martin Guay, professeur adjoint à l'École de design industriel et responsable de la formation. *« L'enseignement collégial* [dispensé dans d'autres pôles du Campus Ubisoft] *forme des techniciens. À l'UdeM, on a un diplôme de second cycle, les problématiques abordées sont plus complexes. Concrètement, on délaisse un peu le contrôle de machinerie pour s'attaquer aux concepts fondamentaux du design, sans apprentissage de logiciel. »*

Le D.É.S.S. a pour vocation de former des designers prêts à affronter l'industrie du jeu vidéo : des *« débrouillards capables de fonctionner rapidement seuls »*, toujours selon le responsable de la formation. Et tant pis si celle-ci, créée en 2006, est encore un peu méconnue du grand public : elle s'adresse à une clientèle spécifique, à des élèves qui ont des besoins précis en design. Louis-Martin Guay reprend : *« Nous avons un bassin de candidats de qualité et nous arrivons à bien remplir nos classes. Chaque année, nous acceptons 15 personnes pour une soixantaine de candidatures. Il ne faudrait pas que ça change. Si l'on formait trop de monde, on dévaluerait le diplôme. »*

Pour ses cinq premières années d'existence, le D.É.S.S. peut se targuer d'afficher un taux de placement de 75 % de ses étudiants, dont 65 % directement dans le domaine étudié (design de jeux). Les 10 % restants trouvent leur place dans des domaines connexes tels que la programmation, le design d'affiche ou la gestion de projet. Par ailleurs, quatre finissants se sont déjà lancés, comme Richard E. Flanagan, dans une aventure indépendante.

Peaufiner son bébé

Largement sollicité depuis sa nomination à l'IGF, Richard E. Flanagan admet cependant qu'il n'a reçu aucune offre d'emploi sérieuse. Un mal pour un bien ? Probablement, car le développeur compte peaufiner son bébé, pas encore tout à fait abouti selon lui. *FRACT* reste sa seule entreprise vidéo ludique entièrement personnelle et il compte bien aller au bout de son projet.

Cette épopée solitaire a déjà duré plus de six mois et, pour perfectionner le développement de son jeu, tout est désormais question de moyens financiers.

L'argent est le nerf de la guerre, et ce ne sont pas les 500 dollars qu'il a reçus de l'IGF qui vont lui permettre d'aller bien loin. Mais sa présence à San Francisco lui permettra peut-être de rencontrer l'investisseur prodigue : en guise de cadeau de sélection, Richard E. Flanagan s'est aussi vu attribuer gratuitement un stand dans l'enceinte du festival. À lui de séduire les pontes de l'industrie, comme il a su le faire avec le jury qui l'a envoyé en Californie.

JUSTIN D. FREEMAN



PHOTO : RICHARD E. FLANAGAN

LE CAMPUS UBISOFT

Le Campus Ubisoft est constitué de plusieurs programmes d'études. Ces derniers sont destinés à former la future main-d'œuvre du géant français du jeu vidéo. Plusieurs niveaux de formation sont proposés sur différents sites. Trois cégeps (Matane, Vieux-Montréal et Collège Dawson) proposent des apprentissages techniques ; programmes en jeu vidéo, animation 3D, modélisation 3D, conception et réalisation de niveau de jeu. L'Université Sherbrooke et l'UdeM dispensent quant à elles des formations de second cycle, respectivement en développement et en design de jeux.

FRACT AU BANC D'ESSAI

Tout démarre dans une géode. Face à vous, un mécanisme. Au plafond, des séquences : à vous de les reproduire pour faire exploser votre cellule. Un monde constitué de formes géométriques abstraites se dévoile alors à l'infini.

Trouvez votre chemin, faites apparaître des plateformes et relancez des machines aux fonctionnements oubliés pour débloquer les rouages de cet univers électromusical. Le jeu fonctionne à la manière du classique *Myst* : votre seul ennemi, c'est vous-même et votre capacité à résoudre les énigmes qui jonchent votre parcours.

Louis-Martin Guay (responsable du D.É.S.S en design de jeux de l'Université de Montréal) juge le jeu intéressant : *« le concept est mûri et a mené à de belles trouvailles »*. L'avis est partagé par Jean-Sébastien Comeau (étudiant au Barreau) : *« L'univers est léché, la musique est oppressante et l'ambiance quasi apocalyptique. »* Un seul regret pour ce néophyte autoproclamé : *« Il ne se passe pas grand-chose dans le fond. Il faut juste faire son chemin et résoudre des énigmes. »*

Le mot de la fin revient à Benjamin Faillard, étudiant au certificat en journalisme, qui a eu des difficultés à s'orienter. *« 15 minutes sur le début du jeu… je n'ai rien compris ! »*, affirme le néophyte. Profanes, vous voici maintenant prévenus. *FRACT* s'adresse aux *gamers* assidus ou aux amateurs du genre !

Pour tester le jeu : richardeflanagan.com

• Le Génie à l'œuvre •

Ça brasse à Polytechnique !

Il est 23 heures, un lundi soir. Dans l'arrière-boutique d'une brasserie de la rue Bernard, nous sommes quatre à boire les paroles d'un étudiant en génie chimique de l'École Polytechnique. Il s'appelle Philippe Malo-Couture et il est maître brasseur chez Polybroue, un groupe étudiant de l'École Polytechnique, spécialisé dans le brassage de bière. Il nous explique les étapes de confection de la bière blonde que nous dégustons. C'est la soirée de lancement de L'Indus, la deuxième bière créée par Polybroue.

« *J'ai voulu retourner boire une pinte une semaine après le lancement et il n'y en avait plus!* », raconte Philippe Leclerc, étudiant en 3e année de génie chimique et directeur de Polybroue, dans le petit local du 3e étage de l'École Polytechnique.

Cela a pris seulement six jours pour que les 500 litres de bière soient bus à la brasserie Helm, située sur la rue Bernard. Le lancement de L'Indus [voir encadré] du 24 janvier a attiré près de 200 étudiants, remplissant le bar au complet.

Plus de la moitié de la bière a été bue à cette occasion. Quant au reste, les consommateurs réguliers de Helm l'ont englouti dans les jours suivants. « *C'est vraiment un beau succès* », reconnaît Marc-Olivier Huot-Drouin, vice-président aux affaires internes de Polybroue. La Polybroue 1, première bière lancée en octobre, s'était écoulée en un peu plus d'un mois et demi pour la même quantité de bière.

« *On devrait en brasser une nouvelle d'ici la fin de la session et la lancer au Helm* », annonce Philippe Leclerc. La même? Tout dépendra des autres bières proposées par le Helm à ce moment-là.

Mais la nouvelle bière n'est pas leur seule préoccupation. Ce groupe d'étudiants voit grand. « *Nous voulons brasser à l'intérieur des murs de la Poly. Le problème, c'est la Régie des alcools* », explique Marc-Olivier Huot-Drouin.

Maudite Régie

La Régie des alcools, des courses et des jeux serait l'obstacle incontournable de tous les brasseurs de bière du Québec. Polybroue ne mène pas le combat seul. L'Association Brassicoles des Étudiants du Québec (ABEQ), qui regroupe notamment l'Université de Sherbrooke (SherBroue) et l'Université Laval, demande depuis 2007 au gouvernement du Québec la création d'un nouveau statut de brasseur académique. Ce statut leur permettrait de brasser à l'intérieur des murs et de vendre leur création liquide en toute légalité.

Un combat difficile à mener. « *Il y a beaucoup de préjugés*, explique Sophie Hudon, vice-présidente aux affaires externes. *La Régie pense que nous voulons brasser de la bière* cheap. » Une image difficile à briser, car « *la Poly a une mauvaise image en ce qui concerne la consommation d'alcool* », admet Marc-Olivier Huot-Drouin.

Bière 101

C'est pourquoi, en parallèle, Polybroue mène un tout autre combat de front. L'objectif : créer un cours de 4e année d'introduction au brassage de bière, accessible aux étudiants de génie chimique, mais aussi aux autres génies. « *Idéalement, le cours devrait être donné pour la première fois d'ici deux à trois ans* », dit Philippe Leclerc.

Il a établi le curriculum de base de ce premier cours, notamment grâce à un stage financé par le département de génie chimique de l'École Polytechnique l'été dernier. « *Si le premier cours marche bien, l'objectif serait de faire des cours plus spécialisés* », dit-il.

Le rêve ultime de ces amateurs de bière serait de remplacer la concentration de génie chimique en alimentation, qui existe en ce moment, en une concentration en génie brassicole, une première au Québec. « *L'idéal, c'est que le programme voit le jour dans 10 ans* », explique Philippe Leclerc. D'ici là, il prévoit faire sa maîtrise en génie brassicole à l'Université catholique de Louvain, en Belgique.

Prévoit-il revenir au Québec? Bien sûr. « *Ce sera d'ailleurs peut-être nous, les pionniers des cours en brassage de bière.* »

VINCENT ALLAIRE

POURQUOI L'INDUS ?

C'est un diminutif pour désigner le génie industriel, reconnu, paraît-il, pour ses jolies filles aux cheveux blonds… Sexiste ? « *C'est moi qui ai eu l'idée*, raconte Sophie Hudon, vice-présidente aux affaires externes de Polybroue. *Ce n'est pas du tout méchant. On vient majoritairement de génie chimique. C'est juste une blague d'une faculté qui en niaise une autre.* »



Philippe Leclerc,Sophie Hudon, Marc-Olivier Huot-Drouin.
PHOTO : VINCENT ALLAIRE



ILLUSTRATION : ALEXANDRE PAUL SAMAK

POLYBROUE, BRASSEUR ÉTUDIANT

Polybroue, c'est neuf membres à l'exécutif et une vingtaine d'étudiants, tous de l'École Polytechnique et passionnés par le brassage du liquide houblonné. Le département de génie chimique les chapeaute. « *Mais cette année, on compte aussi des étudiants d'autres génies notamment industriel et mécanique*, explique Sophie Hudon, vice-présidente aux affaires externes. *Nous organisons aussi des visites en entreprise comme Brasseurs de Montréal.* »

Polybroue a été fondé en 2004, puis fermé en 2007, faute de pouvoir brasser à l'intérieur même de l'École Polytechnique. Ce n'est qu'à l'hiver 2009 que trois étudiants décident de relancer le projet : Philippe Malo-Couture, Marc-Olivier Huot-Drouin et Philippe Leclerc. L'idée cette fois-ci : s'associer à une brasserie à l'extérieur et utiliser leur matériel. La brasserie Helm, sur la rue Bernard, est choisie. « *Helm paye les matières premières et récolte tous les profits. Nous ne faisons pas d'argent avec ça* », explique Marc-Olivier Huot-Drouin.

• L'UdeM et ses pavillons •

Qui est Samuel Bronfman ?

Il a vendu de l'alcool à des gangsters de Chicago en pleine prohibition et a fondé un empire économique en plus d'être le patriarche d'une dynastie qui a marqué le XXe siècle au Canada et aux États-Unis. Il détient un honneur unique, spécifiquement montréalais : son nom fait référence à la fois à un pavillon de l'UdeM et à un pavillon de l'Université McGill. Voici l'histoire de Samuel Bronfman, l'homme d'affaires qui ne s'est jamais laissé saouler par le succès.

À quelques mois du début de la Seconde Guerre mondiale, la reine Elizabeth II et le roi George VI visitent le Canada. C'est la première fois qu'un monarque régnant foule le territoire canadien. Le Canada se prépare à réserver un accueil chaleureux aux deux monarques. Un homme d'affaires canadien flaire l'occasion. À la tête de l'une des distilleries les plus prospères du Canada, les distilleries Seagram, Samuel Bronfman se met en tête de créer et d'offrir un whisky à la hauteur de la famille royale britannique.

C'est de cette façon qu'est né le très canadien Crown Royal. Le whisky obtient un succès populaire dès sa création. Encore aujourd'hui, le Crown Royal reste le whisky canadien le plus vendu aux États-Unis. Samuel Bronfman sera aussi à l'origine du rhum Captain Morgan, en plus de distribuer par le catalogue de Seagram le whisky écossais Chivas Regal et la vodka suédoise Absolut.

Alors que son patronyme signifie en *yiddish* « l'homme des spiritueux » *(liquor man),* Samuel Bronfman est devenu brasseur un peu par hasard.

Contrebande

Au début des années 1910, Samuel et ses frères gèrent plusieurs hôtels au Manitoba. La vente d'alcool est l'opération la plus profitable de leur activité. Cette source de profits rapides se tarira toutefois avec la promulgation de la prohibition sur tout le territoire canadien dès 1918.

Samuel Bronfman est né au XIXe siècle (1889) à Soroki en Bessarabie, aujourd'hui la Moldavie. Ses parents émigrent au Canada peu après à cause des pogroms menés par la Russie tsariste de l'époque.



Le Crown Royal reste le whisky canadien le plus vendu aux États-Unis.



Samuel Bronfman en 1936.

Samuel Bronfman a alors une idée qui fera sa fortune. Malgré la prohibition, l'État canadien n'empêche ni la production d'alcool ni son transport. Il décide donc de se concentrer sur l'exportation d'alcool aux États-Unis, qui sont aussi sous le joug de la prohibition à partir de 1919. Samuel Bronfman fait affaire avec des contrebandiers associés aux gangsters américains, notamment ceux de la mafia de Chicago, mais cette association a un prix. Son beau-frère est assassiné en 1922 par des contrebandiers. Le scandale éclate.

Samuel Bronfman déménage alors à Montréal pour fonder en 1924 sa propre distillerie. Quatre ans plus tard, il acquiert la distillerie ontarienne Seagram. Dès 1940, Seagram devient la distillerie la plus importante aux États-Unis et au Canada.

Homme d'affaires, il devient mécène. Il sera président du Congrès juif canadien de 1939 à 1962 pour ensuite fonder la Fondation de la famille Samuel et Saidye Bronfman. Peu avant sa mort en 1981, il fait construire un pavillon sur le campus de l'Université McGill. Le bâtiment abrite aujourd'hui la Faculté de gestion Desautels.

Samuel Bronfman meurt à l'âge vénérable de 81 ans, mais pas assez vieux pour assister à l'inauguration de son pavillon « udemien ». C'est sa famille qui verse à l'UdeM 2,1 millions de dollars pour la construction de la Bibliothèque des lettres et sciences humaines inaugurée en 1985 en présence de son fils Charles (premier propriétaire des Expos) et de sa fille Phyllis Lambert (fondatrice du Centre canadien d'architecture).

En 2000, le géant français Vivendi acquiert le conglomérat Seagram pour 38 milliards de dollars. Plusieurs marques détenues par Seagram sont vendues à d'autres entreprises. C'est la fin de l'empire fondé par Samuel Bronfman.

VINCENT ALLAIRE

Lettre ouverte

Dénonçons notre recteur !

Le 7 décembre 2010, *Le Devoir* rapportait les propos tenus la veille par le recteur de l'Université de Montréal, Guy Breton, à la sortie de la *Rencontre des partenaires en éducation* : *« Il est faux de croire qu'en augmentant les droits de scolarité, on réduit l'accessibilité des moins favorisés. C'est une mythologie que les gens qui sont dans la rue entretiennent. »*

Ces mots parlent d'eux-mêmes : nous avons à la tête de l'UdeM un individu qui n'agit pas dans notre intérêt. Nous devons le dénoncer ! Ce déni de la réalité semble nécessaire à son discours dangereux qui prône une importante hausse des frais de scolarité ainsi qu'une modulation en fonction des programmes (tarification selon le coût de formation et le revenu anticipé). La fréquentation ne sera peut-être pas affectée par de telles mesures, mais ce seront les plus pauvres qui payeront en voyant leur accès restreint, comme on a pu l'observer ailleurs au Canada. Contre cette proposition qui tend à renforcer la logique d'utilisateur-payeur prévalent dans les universités, nous réaffirmons le caractère public du savoir, la nécessité d'un impôt réellement progressif sur le revenu de même qu'une augmentation des impôts sur les profits des entreprises pour financer l'éducation.

Nous devons garder à l'esprit que l'éducation bénéficie à la société dans son ensemble. Les institutions universitaires sont un des moyens par lequel une communauté assure son autonomie et une réflexion critique sur ses pratiques et finalités. Elles se doivent donc d'être entièrement financées par la collectivité. C'est pourquoi nous nous opposons également au projet de « contribution des diplômés » envisagé par le Bureau exécutif de la FAÉCUM. En effet, ce mode de financement des universités aurait entre autres l'effet pernicieux de faire reposer le fardeau du financement de l'éducation universitaire sur les épaules des diplômés, et ce en entraînant vraisemblablement un désengagement de l'État. À ce titre, retenons que l'idée du maintien des frais de scolarité peu élevés (ou même inexistants) se retrouve dans de nombreux pays de l'Occident. Bref, *« le modèle québécois n'a rien d'une anomalie »*, comme nous le rappellent les professeurs Louis Dumont, Guy Rocher et Michel Seymour dans leur article publié le 17 janvier 2011 dans *Le Devoir*. Nous devrions donc plutôt critiquer le désengagement de l'État observé chez nos voisins anglophones, puisque nous ne voulons pas qu'une vision individualiste du savoir contamine notre système universitaire !

C'est d'ailleurs pourquoi, le 19 janvier dernier, une vingtaine d'étudiants ont investi la tour principale de l'Université afin d'en occuper temporairement l'entrée et d'y dérouler une bannière, avant de déambuler dans le campus dans le but de faire passer leur message. Il s'agissait surtout d'un geste symbolique pour exprimer notre position : *« Protégeons l'éducation contre Guy Breton. Non à la hausse des frais de scolarité ! »* Ceci n'est pourtant qu'un début : d'autres actions suivront jusqu'à ce que Guy Breton entende raison. Nous invitons à ce titre tous les étudiants intéressés à se joindre à nous pour organiser réellement la résistance contre la hausse des frais de scolarité, car, nous le savons, la résignation sera toujours la meilleure arme du gouvernement.

Le Réseau des Universitaires en Sciences et Humanités (RUSH)

Le RUSH est un regroupement d'étudiants qui vise à combler le vide d'actions politiques à l'UdeM. Il souhaite rallier tous les étudiants qui luttent pour le changement social progressiste. Il est indépendant de toutes associations, bien qu'il reste ouvert à l'idée de collaborer avec celles qui possèdent des objectifs convergents aux siens.

L'ASSÉ ? De quessé ?

Ils sont déterminés, vaillants, mais peu nombreux. Les partisans de l'ASSÉ (Association pour une Solidarité Syndicale Étudiante) à l'UdeM détonnent. Mais qui sont ces militants ? Des uqamiens égarés qui se sont trompés de station de métro ? Qu'est-ce qui a bien pu mettre la vieille dame du mont Royal sur le chemin de ces radicaux assoiffés de grèves et de manifestations ?

Si la majorité de la vie associative de l'UdeM est sous la chape de FEUQ et de la FAÉCUM, certaines associations ont choisi une autre voie, celle de l'ASSÉ. De l'avis de tous, des représentants des associations locales comme de l'ASSÉ, c'est d'abord par idéologie que certains groupes d'étudiants se joignent à l'association nationale la plus à gauche de la politique étudiante du pays.

Ils adhèrent aux objectifs de l'ASSÉ – comme la gratuité scolaire –, mais aussi à ses moyens d'action plus musclés, parfois critiqués, mais jamais ennuyants. *« On ne se voyait vraiment pas appuyer idéologiquement la FAÉCUM. L'ASSÉ représentait davantage ce qu'on pensait*, affirme Julie Plourde, en charge des affaires externes pour l'association des étudiants en histoire de l'UdeM. *Elle bouge, elle agit, elle fait quelque chose. C'est ça, son point fort. »*

Frédéric Legault, l'homologue de Julie Plourde au sein de l'association d'anthropologie, affirme que l'accessibilité à l'éducation figure parmi les principales valeurs qui unissent les membres de son association à l'ASSÉ. Du même souffle, il ajoute que le fait d'être membre de l'ASSÉ n'oblige pas son association d'adhérer à toutes ses positions ou à appuyer toutes ses actions.

S'il était dans la même pièce, le porte-parole de l'ASSÉ, Gabriel Nadeau-Dubois, aurait sûrement applaudi. *« On respecte de façon pleine et entière les décisions qui sont prises dans les associations étudiantes »*, affirme le visage médiatique de l'ASSÉ, aussi étudiant à l'UQAM. Selon M. Nadeau-Dubois, les associations membres de l'ASSÉ à l'UdeM n'ont pas à avoir une confiance aveugle en l'association nationale.

Mais pourquoi si peu d'associations de l'UdeM veulent-elles se joindre à l'ASSÉ ? Alors que l'ensemble des étudiants en sciences humaines et en arts de l'UQAM y sont, il n'y a que les associations de sociologie, d'anthropologie, d'histoire et de science politique et de philosophie de l'UdeM qui adhèrent à l'ASSÉ.

« Il ne faut pas être naïfs non plus, dit, frondeur, Gabriel Nadeau-Dubois. *C'est sûr qu'il existe une tradition de mobilisation plus importante à l'UQAM. Mais le dynamisme politique, ce n'est pas quelque chose qui naît spontanément. Nous avons confiance qu'une bonne partie de la population étudiante de l'UdeM veut faire de même. »*

Selon Julie Plourde, l'image extrémiste qu'a l'ASSÉ peut expliquer en partie le sentiment de répulsion que plusieurs ressentent au son de l'acronyme. *« Oui, j'ai déjà vu des maoïstes et des anarchistes aux congrès de l'ASSÉ, mais l'assemblée est capable de prendre des décisions sans être influencés par ces idéaux-là »*, affirme-t-elle. Le nouveau conseil exécutif, moins jusqu'au-boutiste que les précédents, y serait pour beaucoup, d'après elle.

Un adieu aux armes ?

Seule fausse note dans le portrait, Bruno-Pier Talbot, président de l'association de sociologie de l'UdeM (RÉÉSUM), avoue du bout des lèvres qu'il croit que son association quittera sous peu l'ASSÉ. *« Ce n'est pas à cause d'un point de vue idéologique. Personnellement, je trouve que l'ASSÉ n'encadre pas ses associations »*, dit-il.

Le président confie ensuite que son organisation n'en fait peut-être pas assez de son côté. *« En ce moment, le RÉÉSUM ne fait juste pas sa part dans l'ASSÉ.* [...] *On est un peu des membres fantômes. »* L'association aurait d'ailleurs arrêté de verser ses cotisations à l'ASSÉ, pour cause de réexamen du dossier.

PHILIPPE TEISCEIRA-LESSARD

Un blogue primé

Qui aurait pu croire qu'un jour les blogues deviendraient des outils d'enseignements de pointe ? Vincent Gautrais, professeur de droit à l'UdeM, a réussi à prouver l'utilité de l'outil le plus libertin et le plus indomptable du réseau Internet. Il a su faire de son blogue gautrais.com une vraie méthode d'évaluation.

Vincent Gautrais est le fier récipiendaire du *Canadian Law Blog Awards 2010,* un concours national qui récompense les meilleurs blogues traitant du droit. Le 19 janvier dernier, il y recevait le prix du meilleur blogue académique. Titulaire de la chaire d'enseignement en droit de la sécurité et des affaires électroniques depuis six ans, Vincent Gautrais a lancé son blogue en étant persuadé qu'il deviendrait un mode d'évaluation pertinent pour ses étudiants.

Même si au départ, le site gautrais.com était une simple plateforme de partage d'informations alimentée à 90 % par le professeur, il devient rapidement un procédé d'évaluation dont Vincent Gautrais est l'éditeur. *« Mes étudiants ont à produire cinq billets sur le droit des technologies durant une session,* explique-t-il. *J'exerce alors un contrôle éditorial sur les billets qui me parviennent et je publie les meilleurs. »*

« C'est une méthode très intéressante, car les étudiants produisent un travail de qualité supérieure dans le but d'être lus sur le blogue par la suite. Ils suivent l'actualité relative à ma matière d'enseignement. C'est une sorte de rétribution que beaucoup d'entre eux indiquent dans leur curriculum vitæ », dit M. Gautrais. Il encourage ses étudiants non seulement à se tenir informés de l'actualité sur Internet, mais aussi à posséder des comptes Twitter ou Facebook ; des outils qui seraient très pratiques pour entrer en contact avec d'autres avocats ou juges, selon M. Gautrais.

L'Organisation internationale de la Francophonie a débloqué 224 000 euros en novembre 2009 afin de développer en collaboration avec cinq grandes universités francophones un blogue qui reprend le principe de base de gautrais.com. La bourse a été attribuée grâce au Fonds francophone des inforoutes. Ce fonds vise à développer l'apparition de contenus et d'applications numériques dans divers pays francophones. Vincent Gautrais est très fier que son blogue ait inspiré un projet d'une telle envergure qui permettra d'enseigner le droit des technologies à travers le monde au moyen d'un système d'évaluation commun.

TIFFANY HAMELIN

JEAN-SIMON
EXPERT-CONSEIL



Une carte de crédit pour bachelier

« Savez-vous que, lorsque vous obtenez votre diplôme de l'UdeM, vous devenez automatiquement membre à vie de l'Association des diplômés ? En tant que tel, vous avez droit à plusieurs avantages et services que vous offre votre alma mater *ainsi que l'Association des diplômés. »*

Voici le mot d'accueil de la page Web « Avantages et services » du site de l'Association des diplômés de l'UdeM. Parmi ces avantages – on pourrait même dire privilèges –, la carte de crédit Visa Desjardins « Les Diplômés » est sans aucun doute le plus intéressant. En effet, voici une occasion « en or » de vous endetter fièrement en tant que diplômés après avoir emprunté pour mener à bien vos études.

Imaginez l'effet produit lorsque caissiers et commis constateront que vous êtes non seulement une élite intellectuelle, mais qu'en plus vous avez grandi au sein de la plus grande université francophone d'Amérique.

La formule

L'Association des diplômés et Visa Desjardins proposent trois types de cartes, pour mieux servir vos besoins en matière de crédit et d'endettement.

Visa Desjardins Classique « Les Diplômés ». C'est la carte de base offerte aux diplômés, mais aussi aux étudiants finissants. La différence: probablement la limite de crédit accordée qui est normalement proportionnelle à la compréhension de votre sujet de thèse par votre conseiller financier. Si vous travaillez sur l'existentialisme ouzbek, attendez-vous à une limite de crédit minimale. Aucuns frais annuels, aucuns frais de gestion, une assurance voyage de 3 jours (!) et un rabais automatique de 10 % si vous louez une voiture chez Hertz (les deux succursales les plus proches sont, étonnamment, adjacentes aux campus de McGill et Concordia).

Visa Desjardins « Or Odyssée ». Pour 110 $ par année (ou le tarif « Aîné » de 90 $ si vous graduez après 76 ans, ce qui est plutôt rare), vous pourrez jouir de l'expérience complète de l'endettement post-études : avance de fonds jusqu'à concurrence de 5 000 $, programme de récompenses vous remettant 2 % de vos achats en BONI-DOLLARS, garantie prolongée sur les biens achetés, assurance voyage blindée, bref c'est la totale ! Seul inconvénient : votre carte n'aura pas l'imprimé bucolique de la carte classique, qui illustre la tour de Roger-Gaudry sur fond de ciel bleu et de feuilles d'automne.

Pour les taux d'intérêt, les deux cartes offrent un taux concurrentiel de 19,4 % avec taux en option à 11,8 %.

Le hic ?

Êtes-vous tentés par cette formule financière alléchante, qui, en plus de vous offrir une manière efficace de dépenser vos payes, soutient l'Association des diplômés de l'UdeM ? Sachez d'ailleurs que Visa verse à l'Association un pourcentage des transactions effectuées avec votre carte, montant qui finance directement les services offerts par l'Association (dont notamment la savoureuse revue *Les Diplômés*). Mais il y a quand même un hic. Visa Desjardins offre la même formule de cartes aux étudiants et diplômés de l'Université de Sherbrooke et de l'UQAM. Franchement. Avez-vous vraiment envie d'avoir l'air faussement unique avec votre carte de crédit ? C'est une question qui me paraît légitime.

L'éditorial

Le discours étudiant militant dénonce depuis longtemps la marchandisation de l'éducation et l'endettement étudiant. C'est connu, ce sont des fléaux pires que la coupe à blanc, le Stade olympique et le talent offensif de Scott Gomez réunis. C'est pourquoi l'expert-conseil, cherchant à lutter contre l'immobilisme et le sous-financement des universités, propose à la communauté udemienne de ne pas quitter les bancs d'école, de siphonner les caisses de l'Aide financière aux études et de ne pas souscrire aux cartes de crédit de l'Association des diplômés. C'est en dépensant l'argent prêté par le gouvernement dans notre université que nous investirons véritablement dans notre avenir. Étudiants du campus de la montagne, instruisez-vous et surtout, unissez-vous contre le complot orchestré par Visa Desjardins et l'Association des diplômés !

Sur ce, allez les bleus et *sayonara*, l'expert-conseil prend son assurance voyage !

Cette chronique n'est pas une présentation de la carte de crédit MasterCard Petro-Points Citi et de son taux d'intérêt usurier.

JEAN-SIMON FABIEN



RECHERCHONS :
PHARMACIENS
« Mon expérience dans les Forces a été remarquable. Après avoir payé mes études, elles m'ont permis de travailler dans plusieurs pays. Et je ne sais jamais où mon prochain défi m'emmènera. »
Capitaine BRYAN WILLOX
WANTED:
PHARMACISTS
"My experience with the Forces has been remarkable. After paying for my education, they put me to work around the world. Now I never know where my next challenge will take me."
Captain BRYAN WILLOX
FORCES.CA
COMBATTEZ AVEC LES FORCES CANADIENNES
1-800-856-8488
FIGHT WITH THE CANADIAN FORCES
Canada

TÊTE **CHERCHEUSE**
Philippe Poullaouec-Gonidec

Rêveur urbain

Dans l'immeuble d'Outremont où habite Philippe Poullaouec-Gonidec, architecte et directeur de la seule chaire de recherche de l'UNESCO à l'UdeM, il y a un ascenseur mythique. Une sorte de cadran solaire aide à repérer l'étage où il se trouve. Son intérieur est matelassé et la porte, capricieuse, ne s'ouvre qu'avec la main. Une première touche de poésie intemporelle, avant de s'arrêter au quatrième étage et de rencontrer chez lui l'architecte paysager, professeur de la Faculté d'aménagement de l'UdeM.

L'architecte a une vision poétique de la conception des villes. Il n'hésite pas à critiquer le campus de l'UdeM et il travaille avec les autorités municipales pour mieux aménager les transports urbains [voir encadré].

Sur les murs de l'appartement de Philippe Poullaouec-Gonidec reposent de grands tableaux, des photos de bateaux et des peintures signées P.P.G, comme des témoins de l'artiste derrière l'architecte. Il est vrai qu'il a fait les beaux-arts en France, avant de se tourner vers l'aménagement. Le chercheur d'origine bretonne est un passionné, surtout lorsqu'il parle de sa découverte des villes, devenues aujourd'hui son principal sujet d'étude.

C'est grâce à son père, capitaine de bateau, que Philippe Poullaouec-Gonidec a pu, dès l'enfance, aiguiser son regard sur la beauté des paysages et des cités côtières. Sa sensibilité artistique s'est développée au fil de l'eau. Aujourd'hui, il parle de la *« lenteur fascinante qui se dégage lorsqu'on aborde le paysage à partir de la mer, lenteur qui crée toute une expérience de l'imaginaire avant de découvrir la côte et le port qui nous accueille »*. C'est encore la mer qui a poussé le Breton à venir s'installer au Québec. La traversée, il l'a effectuée depuis maintenant plus de trente ans. D'abord étudiant en architecture au Québec, il s'est rapidement spécialisé dans l'étude des paysages. Cela fait plus de 15 ans maintenant qu'il enseigne à l'UdeM.

Il aime voir les villes croître, évoluer, se transformer, toujours grâce à la main de l'homme et à sa capacité à *« conceptualiser son milieu de vie »*. La ville, selon lui, porte en elle plusieurs récits qui sont des narrations sociales et culturelles qu'il s'emploie à déchiffrer.

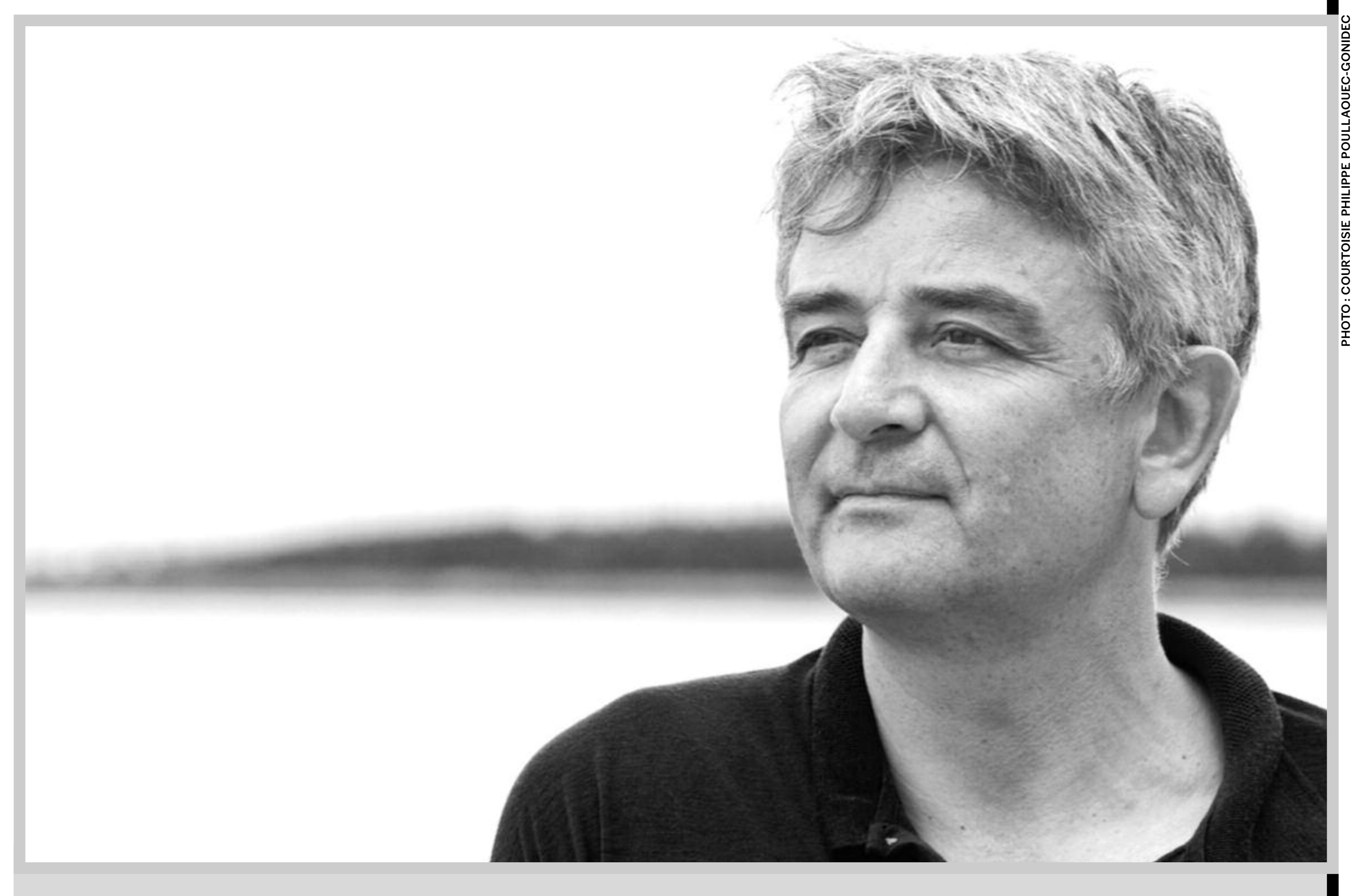


PHOTO : COURTOISIE PHILIPPE POULLAOUEC-GONIDEC

ENTREVUE

***Quartier Libre* : Vous travaillez présentement à faire de la recherche à la Chaire en paysage et environnement de l'UdeM. Concrètement, quelle est l'utilité de cette dernière ?**

Philippe Poullaouec-Gonidec : Nous nous intéressons à la question du cadre de vie des Québécois, ainsi qu'aux paysages, ruraux comme urbains. Nos travaux alimentent surtout des politiques gouvernementales. Par exemple, le ministère des Affaires municipales, des Régions et de l'Occupation du territoire nous a demandé de réfléchir sur les enjeux du paysage urbain métropolitain. L'un de nos conseils les plus pressants concerne les entrées de ville. Pour Montréal, nous avons préconisé une réorganisation des ponts afin de désengorger la ville.

Hydro-Québec nous a également demandé de réfléchir à mieux intégrer en milieu urbain les réseaux des dispositifs de distribution, comme les poteaux hydroélectriques, les grands pylônes et les éoliennes. Notre réflexion est en cours à ce sujet.

***Q.L.* : Vous dirigez aussi la Chaire UNESCO en paysage et environnement de l'UdeM. C'est la seule chaire de recherche de l'UdeM liée à l'UNESCO. Quel est son objectif ?**

P.P.G. : Cette chaire soutient l'enseignement et la recherche pour le développement des villes sur les six continents. Pour l'UNESCO, lorsque l'on parle de paysages, on parle de cultures : les espaces d'études et les zones protégées sont très souvent en milieux habités. Il faut protéger la diversité culturelle dans le développement urbain.

J'ai notamment créé un projet appelé *Workshop-Atelier-Terrain*. Chaque année, des étudiants et des experts du monde entier réfléchissent sur le développement d'une ville confrontée à des problèmes de développement urbain. C'est à la fois une opération pédagogique et utile aux villes. Le premier atelier s'est déroulé en 2003 à Reggio Calabria, dans le sud de l'Italie, et celui de l'année dernière s'est tenu à Kobe, au Japon.

***Q.L.* : Quels aménagements envisageriez-vous pour le campus de l'UdeM si vous aviez carte blanche pour le faire ?**

P.P.G. : Le campus de l'UdeM est le seul campus montréalais qui est à ce point coupé d'une vie de quartier. Il lui manque une ambiance urbaine. Pour remédier à cela, il faudrait planter des arbres, des allées piétonnes végétalisées. Pourquoi ne pas ouvrir des terrasses aménagées pour l'été en annexe des cafés étudiants intérieurs, afin que les gens puissent être dehors et respirer le grand air ? Le campus doit être plus agréable comme milieu de vie. Rien, pour l'instant, n'amène le plaisir de marcher.

Toutefois, le sommet Outremont, au-dessus du CEPSUM, devrait devenir sous peu un parc public. C'est un projet très intéressant que de mettre en valeur cet espace. C'est un des seuls points de vue sur la partie nord de la ville jusqu'aux Laurentides. De là, on peut admirer de magnifiques soleils couchants.

SARAH MAQUET



FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES



Maude Larente
Coordonnatrice aux affaires académiques de premier cycle
acadpc@faecum.qc.ca

Les stages, une priorité à plusieurs niveaux !

Pour une politique institutionnelle des stages à l'Université de Montréal

Pour certains, c'est un passage obligé. Pour d'autres, c'est une occasion d'acquérir de nouvelles compétences, d'approfondir leurs connaissances, de conforter un choix de carrière ou de faciliter leur intégration professionnelle. Dans tous les cas, les stages demeurent une étape importante de la formation universitaire.

Bien que de nombreux stages de formation soient offerts à l'UdeM, ceux-ci ne sont encadrés par aucune balise institutionnelle et leurs modes de fonctionnement sont très diversifiés. Dans ce contexte, il est sans conteste difficile pour tous et chacun de s'y retrouver. C'est particulièrement le cas des stagiaires dont le parcours est malheureusement parfois semé d'embûches : milieu de stage éloigné de la résidence de l'étudiant ; modalités d'évaluation floues, voire inconnues ; exigences trop grandes par rapport au nombre de crédits accordés au stage ; manque d'encadrement au sein du milieu de stage ou au sein de l'université ; etc.

Force est de constater que cette situation ne peut plus durer. La FAÉCUM surveille de près son évolution en recensant, auprès des associations étudiantes du campus, les problématiques vécues par les stagiaires et en portant celles-ci à l'attention de l'administration de l'UdeM.

L'implantation d'une politique officielle encadrant les stages de formation est un dossier prioritaire pour la Fédération et nous travaillons actuellement, en partenariat avec l'UdeM, en ce sens. À ce titre, un comité qui traitera des problématiques rapportées et qui élaborera une politique institutionnelle des stages à l'Université de Montréal devrait voir le jour au cours des prochaines semaines.

La rémunération des stages IV en éducation : parce que les futurs enseignants doivent être en mesure de manger pendant leurs études !

Un étudiant en enseignement effectuera au cours de sa formation de maître un stage non rémunéré par année, pour un total de 700 heures. Lors de sa quatrième et dernière année d'études, il devra assumer une charge d'enseignement d'environ 40 heures par semaine afin de compléter son stage IV. Il va sans dire qu'il est difficile, voire impossible, pour celui-ci de conserver un emploi étudiant, tout en se consacrant pleinement à son dernier stage. Ainsi privé d'une source essentielle de revenu, il peinera à subvenir à ses besoins et s'endettera de façon importante.

La situation précaire dans laquelle se trouvent de nombreux futurs enseignants inquiète la FAÉCUM au plus haut point et demeure au centre de nos préoccupations. Nous appuyons d'ailleurs les revendications de la Fédération Étudiante Universitaire du Québec (FEUQ) à ce sujet et militons à ses côtés afin que les stages IV soient rémunérés. À ce jour, les démarches entreprises à cet effet ont reçu l'appui de la Commission des études de l'UQAM, de la Fédération autonome de l'enseignement (FAE), de la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ), de la CSQ (Centrale des syndicats du Québec) et de la Fédération des commissions scolaires du Québec. Ajoutons que la FEUQ travaille activement à sensibiliser les acteurs concernés et à obtenir d'autres appuis.

Un mémoire soulignant que les domaines à prédominance féminine, tel que l'enseignement, voyaient leurs stages plus souvent non-rémunérés et exigeant une compensation financière pour ceux-ci, a été déposé par la FEUQ aux consultations sur l'égalité homme-femme. Ces revendications ont été reprises devant la Commission des relations avec les citoyens, le 3 février dernier, alors que la FEUQ y défendait son mémoire.



Stéfanie Tougas
Coordonnatrice aux affaires associatives
interne@faecum.qc.ca

Le budget du Québec 2011 : vous avez votre mot à dire

Lors du dépôt du budget provincial 2010, en mars dernier, le gouvernement Charest a annoncé son intention de poursuivre sa politique de dégel des frais de scolarité. Cette politique s'est traduite au cours des dernières années par un bond de 30 % des frais de scolarité, soit une augmentation de 500 $ par année pour un étudiant à temps plein. Cela représente une hausse trois fois supérieure à l'inflation !

En décembre dernier, lors de la *2ème Rencontre des partenaires en éducation* ayant pour thème la question du financement universitaire et de l'accessibilité aux études, plusieurs options pour hausser les frais de scolarité ont été abordées : augmentation des frais au niveau de la moyenne canadienne, modulation des frais selon le coût total de la formation, etc. Dans tous les cas, c'est encore une fois seulement aux étudiants de cotiser davantage.

Il va sans dire que la FAÉCUM est particulièrement préoccupée par la situation actuelle et milite activement afin que l'accessibilité à une éducation universitaire de qualité soit maintenue pour tous. Au cours des derniers mois, plusieurs d'entre vous ont répondu à nos appels de mobilisation et ont appuyé nos actions. Vous êtes d'ailleurs plus de 350 à vous être joints à quelques milliers d'étudiants et de travailleurs pour dire NON à la hausse des frais de scolarité à l'occasion de la *Manifestation nationale pour que cesse la hausse des frais de scolarité*, le 6 décembre dernier à Québec !

Alors que s'amorce la préparation du budget provincial 2011, la FAÉCUM vous invite à vous faire entendre de nouveau en participant en grand nombre aux *Consultations prébudgétaires 2011-2012* via le site Internet du ministère des Finances du Québec. Nul doute que le résultat de ces consultations orientera le budget du Québec 2011. Alors, n'hésitez pas : vous avez votre mot à dire. Le processus est simple et rapide : un questionnaire sur les enjeux qui préoccupent le Québec comportant six questions à choix multiples, de même qu'une question ouverte. Bref, une opportunité unique de donner votre avis, de suggérer des pistes de réflexion, de proposer des solutions ou simplement, d'exprimer votre mécontentement en quelques clics, dans le confort de votre salon !

Qui plus est, la FAÉCUM se joindra à l'Alliance Sociale et à la Coalition opposée à la tarification et à la privatisation des services publics, le 12 mars prochain, à l'occasion de la manifestation nationale pour *Un budget équitable : une question de choix* !

Pour participer aux consultations prébudgétaires 2011-2012 en ligne, consultez : http://consultations.finances.gouv.qc.ca

Pour plus d'information sur l'Alliance Sociale, consultez : http://alliancesociale.org

Pour plus d'information sur la Coalition opposée à la tarification et à la privation des services publics, consultez : http://www.nonauxhausses.org

Pour toutes les dernières nouvelles de la FAÉCUM et ses actions, rejoignez notre groupe Facebook ou consultez : http://www.faecum.qc.ca

3200, rue Jean-Brillant, local B-1265, Montréal (Québec) H3T 1N8 • www.faecum.qc.ca

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*





NY à la St-Valentin et la Relâche!

Du 12 au 14 février **269$** occupation quad
2 nuits
(Départ dans la nuit du 11 au 12)

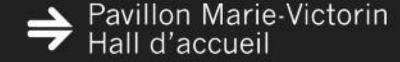
Du 26 au 28 février **209$** occupation quad
2 nuits
(Départ dans la nuit du 25 au 26)

Du 12 au 14 mars **209$** occupation quad
2 nuits
(Départ dans la nuit du 11 au 12)



Pour plus d'information, venez nous rencontrer dans l'un des trois Comptoirs de la FAÉCUM ou consultez le **www.vte-xtra.qc.ca.**





→ 3200 Jean-Brillant local B-1265

Téléphone : 514-343-5947 • Télécopieur : 514-343-7690 • Courriel : info@faecum.qc.ca

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

Cités sans fin

« Bientôt, il ne restera plus à la surface de la Terre que des îles de production agricole et des déserts de béton », disait le célèbre sociologue et philosophe Henri Lefebvre. L'explosion démographique est le nouveau fléau des villes. D'ici 50 ans, la formation d'immenses agglomérations pourrait bouleverser le fragile équilibre entre l'être humain et son habitat.

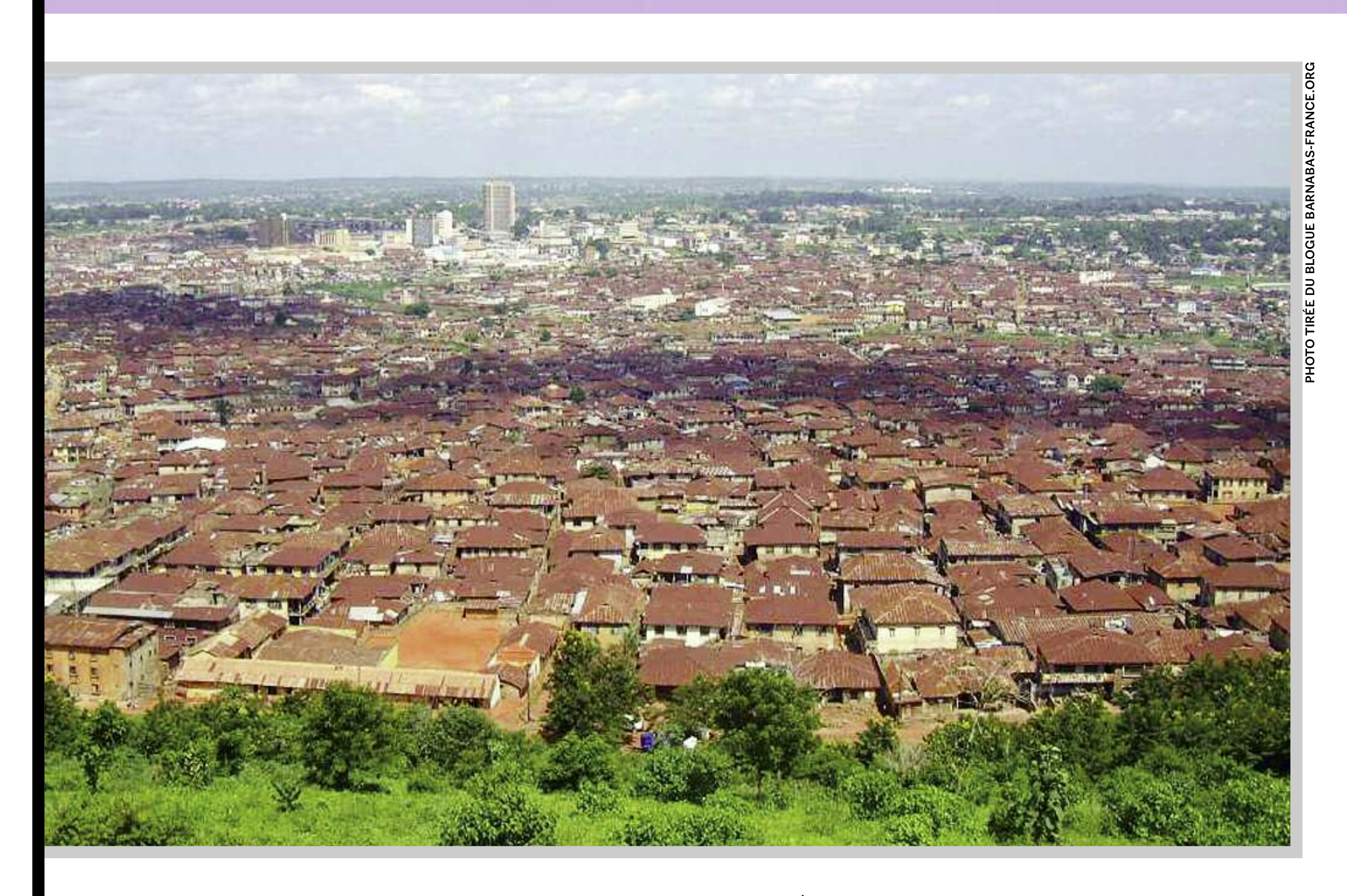


PHOTO TIRÉE DU BLOGUE BARNABAS-FRANCE.ORG

Les villes ne sont plus ce qu'elles étaient. Plus denses que jamais, elles grossissent à pleine vitesse jusqu'à former de spectaculaires conurbations humaines. Au Brésil, Rio de Janeiro et São Paulo ne font plus qu'un, concentrant quelque 45 millions d'habitants ; en Afrique de l'Ouest, villes et bourgades s'amassent le long d'un couloir de 600 km, faisant le pont entre le Ghana et le Nigéria, en passant par le Togo et le Bénin. Mégapoles démesurées ou corridors sans fin, cela fait énormément d'êtres humains pour de trop petits territoires. Désormais dépassées par la mondialisation, les sociétés humaines doivent s'attaquer à de vastes casse-têtes urbanistiques, sociaux et environnementaux.

La population mondiale a franchi un cap crucial

Depuis 2007, la majorité des êtres humains vit en ville plutôt qu'à la campagne. C'est une première dans l'histoire de l'humanité. Le processus va en s'accélérant : d'ici 2030, 60 % de la population mondiale vivront dans les villes, une proportion qui atteindra les 70 % en 2050, selon un récent rapport de l'UN-HABITAT, l'organisme de l'ONU qui étudie le développement des villes. Autrement dit, une nouvelle Barcelone apparaît tous les dix jours. Puisque les villes ne poussent pas comme des champignons, les anciennes s'étendent.

Les mégapoles, qui regroupent déjà plus de dix millions d'habitants, accueilleront l'essentiel des nouveaux arrivants. À l'heure actuelle, ces 22 pôles urbains démesurés forment la constellation de l'espace économique mondialisé. On en attend 30 en tout d'ici quinze ans. Ils fleurissent surtout en Afrique, en Asie et, dans une moindre mesure, en Amérique latine, soutient le *State of the World's Cities 2008/2009,* publié par l'UN-HABITAT.

À chacun son ghetto

« Les 40 plus grands pôles urbains ne s'étalent que sur une petite proportion de l'espace habitable de notre planète, tout en générant plus de 60 % de l'activité économique mondiale et environ 85 % de la recherche scientifique et technologique », explique Eduardo López Moreno, coauteur du rapport.

Des richesses colossales produites par une masse de main-d'œuvre dans un contexte de croissance démographique effrénée. Cela fait autant de personnes issues de classes sociales différentes, d'origines variées, qui ont besoin d'un logement. La confrontation entre le ghetto pour riches et le bidonville est inévitable. À Tokyo, des étendues de maisons basses sont surplombées par les hautes tours d'affaires entourant le Palais Impérial. En marge de cet imposant centre décisionnel poussent de grands édifices dédiés aux divertissements de toutes sortes qui accentuent l'effet de verticalité vertigineuse propre au centre tokyoïte.

« Plus la ville s'étend, plus les rapports sociaux s'y dégradent », affirmait Henri Lefebvre.

Les individus voient aussi leur identité traditionnelle bouleversée. À Mumbai, en Inde, les tensions sociales déterminent la structure communautariste de la ville. Les divers quartiers sont divisés selon le statut socio-économique, mais aussi en fonction de la religion (hindouisme, islam, christianisme, etc.) ou de la langue (le marâthî, l'hindi, le gujarâtî et l'anglais). Ces divisions débouchent souvent sur le conflit, voire la violence. *« Plus qu'un simple problème de logistique, c'est un défi de solidarité qui attend les populations »*, explique Jean-Marc Fontan, professeur de sociologie à l'UQAM.

En Chine, plus de huit millions de paysans quittent la campagne chaque année pour rechercher un emploi dans une grande ville telle que Shanghai. Le PNB par habitant y est estimé à 4 500 $ US, contre seulement 350 $ US dans l'ensemble du pays.

Les autorités et le fric

Dépassées par le sentiment d'urgence, les grandes mégalopoles croulent déjà sous le poids d'une demande de consommation soudaine et démesurée : moyens de transport aptes à déplacer des millions de travailleurs, système de gestion d'ordures en quantité massive, écoles accessibles aux riches comme aux pauvres, services de santé et de sécurité pouvant remédier aux problèmes sanitaires accrus par la densité de population extrême. Sans oublier l'essentiel : eau et nourriture. L'Afrique subsaharienne connaît actuellement une grave crise de l'eau, qui touche aussi bien sa distribution courante que sa qualité. À Dakar, au Sénégal, seulement 30 % de la population ont accès à l'eau potable.

« Chaque ville se développera à sa façon. L'important reste à savoir si la croissance économique de chacune d'elle sera capable – ou pas – d'alimenter les caisses publiques », dit Jacques Fisette, professeur titulaire à l'Institut d'urbanisme de l'UdeM. État d'urgence oblige, les autorités réfléchissent déjà à de nouvelles solutions de financement, comme des partenariats mixtes conciliant l'intérêt public au capital privé et à son savoir faire.

« À chaque ville correspond un secteur économique dominant, et ça se traduit dans l'espace. À Tokyo, les hautes tours poussent en grand nombre, parce que les services et l'industrie de pointe y sont très actifs. Ce n'est pas le cas de Lagos, au Nigéria, où les activités portuaires et pétrolières nécessitent d'autres types de constructions, tels que ponts ou îlots urbains », ajoute M. Fisette.

Quand la nature meurt à petit feu

Les environnementalistes voient les choses d'un autre œil. Le climatologue James Hansen parle d'*« anthropocène »* – terme qu'il a inventé pour illustrer la force écologique que l'Homme est devenu depuis la Révolution industrielle. Par exemple, le boom de l'industrie automobile et le recours massif aux centrales électriques au charbon font de la Chine le plus grand pollueur mondial. Le tiers de ses villes, couramment recouvertes de smog, dépassent les standards minimums de la qualité de l'air.

L'heure est maintenant à la réflexion sur les conditions de production des grandes villes, et en particulier sur l'appropriation citoyenne. Est-il possible de désengorger les centres en favorisant la création de petites et moyennes entités urbaines ? L'État doit-il intervenir pour tempérer les ardeurs des industries et des entrepreneurs avides de constructions artificielles plaquées sur la nature ? L'individu peut-il agir par le biais de forums citoyens ou d'organismes communautaires ?

Car, selon toute logique – du moins historique –, la grande ville est devenue l'habitat naturel de l'Homme, tout en incarnant son prédateur. Une grande contradiction, qui représente un défi majeur du XXI[e] siècle.

ARIANE LELARGE-EMIROGLOU

Les villes explosent

Les mégacités poussent un peu partout autour du globe.
Petit tour de ces métropoles du XXIe siècle et des enjeux qui les accompagnent.

AUX ORIGINES DES MÉGARÉGIONS

PHOTO : DILIFF

Près de chez nous se trouve le fleuve de béton Boston-New York-Philadelphie-Washington. Cette aire urbaine inspira à Jean Gottmann, un géographe français, la notion de mégalopolis. C'est la genèse des mégarégions. Selon lui, elle est la *Main Street* des États-Unis. C'est là que se situent la Maison Blanche, le siège de l'ONU, New York, capitale culturelle et financière. Le terme *Main Street* rappelle l'artère principale des villes en expansion. Jean Gottmann a étudié pendant 20 ans ce monstre urbain dont l'*Interstate 95* constitue l'épine dorsale. Plusieurs phénomènes sont à l'origine de la mégalopole : croissance démographique forte (qui résulte notamment du baby-boom), migration massive des populations afro-américaines depuis le sud vers le nord, départ des centres-villes par les plus aisés, développement des banlieues, etc. Aujourd'hui, ce sont les centres-villes qui tendent à être revitalisés après une longue désertion de la classe moyenne américaine. Les jeunes et les célibataires s'y installent rapidement. Ça ne vous rappelle rien ? Ils peuplent pourtant les émissions populaires telles *How I met your mother* ou *Sex in the city* !

DHAKA ENTRE CIEL ET MER

Sur les rives de la Buriganga, douze millions de personnes se pressent dans la Cité des Mosquées : Dhaka. Capitale du Bangladesh, elle est la huitième plus grosse ville du monde. La mégalopole est coincée entre l'Himalaya, dont la fonte des neiges accentue le caractère inondable de la région, et une mer propice aux tsunamis et cyclones. Dhaka va connaître des pics de chaleur intenses dans les prochaines années. La question du réchauffement climatique prend ici toute son importance. Une simple montée des eaux pourrait engloutir des pans considérables de la métropole. Pourtant, selon des prévisions de l'ONU, en 2025, Dhaka hébergera plus de 20 millions d'habitants. Le Bangladesh a le plus haut taux de densité au monde (1 083 habitants/km²) et ce chiffre est multiplié par 200 quand on s'intéresse aux bidonvilles. Un des impacts néfaste des inondations est la contamination de l'eau potable par les tuyaux en mauvais états lors d'une catastrophe. De nombreuses épidémies de maladies en résultent comme celles de la diarrhée ou du typhus.

LE LONG DU GOLFE DE GUINÉE

Selon le rapport de l'ONU, *États des villes africaines en 2008*, le grand corridor Ibadan-Lagos-Accra Urban qui se forme actuellement entre le Nigeria, le Bénin, le Togo et le Ghana, accueille maintenant plus de 18 millions d'habitants. S'il se termine à Accra, il passe aussi par Lomé et Cotonou, respectivement au Togo et au Bénin. Les populations toujours plus grandes des cités (Lagos est une ville de 10 millions d'habitants) mettent à mal l'offre en eau, électricité et transports urbains. Un écart se creuse très rapidement entre ceux ayant accès aux ressources dans les métropoles et les autres. C'est un véritable défi de coordination entre les différentes administrations des villes, des régions et des pays qui se profile. Car, pour tirer un maximum de ce nouveau moteur économique en essayant de laisser le moins de personnes de côté, les dirigeants vont devoir s'accorder dans leurs politiques de développement. C'est aussi une mosaïque de forces directrices non gouvernementales qui aliment l'effervescence de la région. Par exemple, des dizaines de camps religieux permanents s'installent le long des rails entre Lagos et Ibadan. Certains deviennent des véritables colonies avec stations essence, banques, écoles, etc.

HONG-KONG EXPRESS

Hong Kong-Shenzhen-Guangzhou : on compte plus de 120 millions d'habitants dans le mégadelta de la Rivière des Perles. Un symbole fort de l'intégration commune de ces trois cités est la mise en place entre 2011 et 2016 d'une voie ferroviaire pour un train à haute vitesse. Effectuer un voyage depuis Guangzhou jusqu'au Port aux Parfums prendra moins d'une heure. Cette mégarégion va, dans les années à venir, être le moteur de l'économie chinoise et un pôle financier d'importance internationale. Ces avantages sont toutefois fortement balancés par de nombreuses disparités. Le prix de l'immobilier est extrêmement haut sur l'île de Hong-Kong, ce qui entraîne des conséquences terribles pour les plus pauvres. Environ 100 000 Hongkongais et Chinois du continent logent dans des maisons cages. Ce sont des lits grillagés entassés dans des dortoirs, jusqu'à onze par pièce. Ces « cages » font face, dans un triste parallèle, aux immenses tours, telles que l'International Finance Centre, sur laquelle Batman, dans *The Dark Knight*, effectue un impressionnant saut.

VICTOR KLEIN

Sources : *Encyclopedia of Urban Studies*, *State of the African Cities 2008*, UN *report*, *The Guardian*, *State of the World's Cities 2008/2009*, *Le Monde*

La « paix » tchétchène

Autriche, novembre 2010 : le réfugié tchétchène Umar Israilov, dissident au régime du président Kadyrov, est assassiné dans les rues de Vienne. Cet homicide démontre que les tensions sont encore vives en Tchétchénie.

PHOTOS : FRÉDÉRICK LAVOIE

À Goudermes, deuxième ville du pays, le chef de la république Ramzan Kadyrov a fait construire un massif complexe aquatique. *« Tout pour le sourire des enfants »*, peut-on lire sous le portrait du président. Pour respecter les lois islamiques *de facto* en vigueur dans la petite république, garçons et filles se glissent dans deux sections séparées.

À quelques mètres de la mosquée Akhmad-Khadji Kadyrov, des tours d'habitation sont en construction, jour et nuit.

« La Tchétchénie est encore un point sensible en Russie. Il est important de s'y rendre souvent pour comprendre comment le pouvoir russe gère ses affaires internes », dit Frédérick Lavoie, journaliste québécois basé à Moscou. Son dernier séjour en Tchétchénie remonte au mois d'août 2010. Premier constat ? La reconstruction du pays n'est qu'une façade et les séquelles sont profondes. *« La plupart de mes interlocuteurs ont soit fui la guerre, soit perdu un membre de leur famille*, dit-il. *Perdre un enfant, toute mère vous dira que ça ne s'oublie pas. »*

La Tchétchénie a été marquée par des années de guerre entre rebelles revendiquant l'indépendance et forces russes. Depuis 2009, la république est officiellement démilitarisée. Aujourd'hui, les mots d'ordre du régime de Kadyrov sont *reconstruction* et *stabilité*. Selon Aude Merlin, spécialiste de la Russie et du Caucase à l'Université Libre de Bruxelles, la reconstruction est bien réelle, mais les tensions demeurent. *« L'ordre "kadyrovien", qui repose sur la terreur et en partie sur la reconstruction, n'équivaut pas, selon moi, à une fin de guerre. »* L'ex-ambassadeur français et chargé de cours sur le Caucase, Bernard Dorin, parle, lui, de *« normalisation en trompe-l'œil »*. Il cite Galgacus (chef des Calédoniens qui a mené une révolte contre les Romains) : *« Où ils font un désert, ils disent qu'ils ont donné la paix. » « Apparemment la rébellion a été écrasée : même si il y a encore des maquis actifs, la quasi-totalité a été pacifiée par des moyens atroces. »*

Une société traditionaliste

Dans ce pays où les arrestations et meurtres d'opposants au régime sont légion, il existe peu de place pour la liberté d'expression. Cependant, ce n'est pas tant le régime de Kadyrov que le poids de la tradition qui est à l'origine de cet étau sur le peuple tchétchène. Frédérick Lavoie parle ainsi d'une société traditionnelle, voire traditionaliste : *« Un gars que j'ai rencontré, Ayoub, a vécu en France, mais il est rentré en Tchétchénie et il s'est adapté. Par exemple, il ne fume pas dans sa ville natale alors qu'il fume à Grozny* [la capitale de la Tchétchénie] *par respect pour les aînés. C'est difficile à comprendre. Il a vécu à Paris, il a vu d'autres choses, mais il se plie quand même aux règles sociales. »*

Ainsi, comme le raconte le journaliste, il y a peu de vols en Tchétchénie. Si un individu commet un vol, il pourrait être répudié et la honte retomberait sur la famille. *« Se retrouver seul, alors que l'on a grandi dans une société où l'individualité est exclue, c'est déstabilisant »*, dit Frédérick Lavoie. Au-delà de cette coutume se sont greffées d'autres traditions, importées des pays arabes. Comme dans de nombreuses républiques du sud de la Russie, l'Islam est très présent, mais il ne se vit pas de la même manière dans toutes les républiques. *« Au Kirghizstan, en Ouzbékistan ou encore au Turkménistan, les gens boivent de l'alcool et vont porter un toast avec de la vodka au nom d'Allah*, raconte le journaliste. *En Tchétchénie, c'est vraiment islamisé. »* Cette islamisation engendre un schisme encore plus grand avec la population russe orthodoxe.

Un avenir incertain

Si la Tchétchénie semble être tenue par une main de fer, l'équilibre ne tient en fait qu'à un fil, selon Frédérick Lavoie. *« Le problème, c'est que le Kremlin peut très bien décider de se débarrasser de Kadyrov. Mais pour le remplacer par qui ? Il a tué tous les opposants au régime. Moscou ne semble pas être préparé à l'après-Kadyrov. »* En effet, selon Aude Merlin, la stabilité que la dictature de Kadyrov a instaurée est un leurre : *« L'impunité colossale qui continue de persister derrière ce semblant de réparation ne fait que nourrir les tensions. »*

Une population tchétchène étouffant sous le poids des traditions et de la dictature, une république encore agitée par des meurtres non justifiés, et des intimidations d'opposants. La Tchétchénie semble être dans une impasse. Selon l'ex-ambassadeur Bernard Dorin, l'avenir reste gris. *« Il n'y a pas de solution diplomatique. Cela reste une affaire interne d'après l'article 9 de la Convention européenne des droits de l'homme. Certes, il y a bien la théorie de Kouchner du droit d'ingérence, mais elle n'est pas applicable dans ce contexte. »* Les tensions se sont d'ailleurs étendues aux régions d'Ingouchie et du Daghestan, comme l'explique Aude Merlin : *« Les disparitions sont légion, la "guerre des rues" fait rage en Ingouchie et au Daghestan, où pas une semaine ne se passe sans que les représentants du pouvoir ou des forces de l'ordre ne soient attaqués, voire tués, et sans que des représailles ne soient exercées. »* Tout semble indiquer que le Caucase n'a pas fini de se s'embraser.

AUDE GARACHON

• Réseaux informels de transferts de fonds •

L'argent de la discorde

Environ 94 millions de dollars canadiens. C'est le montant transféré par des Montréalais chaque année vers Haïti. Ce chiffre représente 8 % des 931 millions de dollars reçus par la perle des Antilles annuellement. La générosité des diasporas mine-t-elle le rôle des États dans les pays défavorisés ?



PHOTO TIRÉE DU BLOGUE MUIGWITHANIA.COM



PHOTO: RYAN M. SHEA

Pour transférer de l'argent à des proches restés dans un pays défavorisé, il existe deux moyens principaux : les réseaux légaux, comme Western Union, et les organisations clandestines mises sur pied par des immigrants.

Chez Western Union, un préposé explique ainsi la marche à suivre. *« La procédure est simple, vous venez avec la somme que vous souhaitez envoyer et le nom exact de la personne réceptrice. On vous garantit ainsi rapidité et sécurité puisque le transfert ne prend que quelques minutes vers notre filiale à Beyrouth. L'argent sera remis au membre de votre famille sur présentation d'une pièce d'identité. »*

Réseaux lucratifs

Petit hic : La multinationale se rémunère à hauteur de 17 % de la somme envoyée. C'est pourquoi de nombreux immigrants se tournent vers des réseaux moins légaux… mais bien moins coûteux. Ceux-ci sont souvent composés d'une personne immigrée dans un pays du nord et de sa famille restée dans le pays d'origine. En reprenant l'exemple des Haïtiens, un immigrant installé à Montréal reçoit la somme à transférer et, par appel téléphonique, informe les membres de sa famille du montant et du nom du destinataire. *« Le transfert se fait par les comptes en banque détenus ici et au pays par des Haïtiens,* explique un jeune immigrant haïtien installé à Montréal. *D'accord, c'est plus long, trois gros jours de délai, mais au moins ce n'est pas trop cher. »* Il est vrai que le prix défie la concurrence des grandes institutions comme Western Union ou MoneyGram, avec seulement 4 % ou 6 % retenus sur la somme expédiée.

Confronté à ces chiffres, l'employé de Western Union rétorque que *« ces réseaux sont illégaux, ce qui signifie qu'ils n'ont aucune taxe à payer, ni d'employés à rémunérer. Et puis, après tout, souhaitez-vous être assuré que votre argent arrive rapidement à votre famille ou économiser un peu d'argent en prenant le risque de perdre la somme envoyée ? Les réseaux dont vous me parlez ne vous donnent pas les garanties que Western Union vous fournit. »* Certes, ces arguments sont valables, mais on observe que tout profit est bon à prendre pour Western Union. L'entreprise applique un taux de change faible entre la monnaie d'envoi et la monnaie locale. Or les réseaux familiaux proposent la réception de l'argent en devises étrangères. Les récipiendaires profitent ainsi du taux de change plus avantageux appliqué sur le marché noir.

Faut-il combattre ces réseaux ?

Selon Guillermo Aureano, chargé de cours et coordonnateur de stages au Département de sciences politiques de l'Université de Montréal, *« si on observe l'impact de ces transferts d'un point de vue local, on comprend qu'ils sont un soutien financier au quotidien des populations du Sud »*.

En effet, le Centre d'analyse stratégique (CAS), un organisme d'étude français, affirme que ces transferts ont un impact négatif sur le pays hôte parce qu'ils ne favorisent pas le développement du pays. Dans la majorité des cas, cet argent ne couvre que des dépenses de consommations directes (nourriture, facture, frais médicaux) et n'a donc pas un véritable impact sur l'économie nationale. Le CAS propose donc *« d'éduquer à l'épargne »* les populations des pays sous-développés afin de transformer ces envois en investissements directs dans le pays.

L'impossibilité de chiffrer les transactions réalisées par ces réseaux informels empêche un État d'estimer le montant des flux financiers entrant sur son territoire. Il devient alors spectateur d'une économie dépendante de celle des pays du Nord. C'est en cela que les plus pessimistes considèrent ces transferts monétaires comme une perte de souveraineté. Cependant, dans ces pays où le peu de ressources suffit à couvrir les besoins vitaux, l'épargne est totalement absente des esprits. L'idée de l'épargne, après tout, est un problème de riche.

MORGANE ROUSSEL-HEMERY

LA **VÉRITÉ** SI JE MENS



Une grano au DIX30

Petite visite par un samedi matin du Quartier DIX30, à Brossard. Ce *« centre d'achats de vie urbaine »* est pour moi – grano adepte de friperies – l'Enfer de la consommation. Mais m'y voilà sur affectation de *Quartier Libre*. Mon objectif : y rester (et survivre) pendant deux heures.

Je regarde autour de moi, l'œil à l'affût d'une histoire cocasse à raconter plus tard. À perte de vue des boutiques, des restaurants et des autos. Je vois aussi des familles, des couples et des copines qui magasinent. Pas de quoi en faire un plat, ni un article.

La réalité est moins romantique que la vidéo présentée sur le site du Quartier DIX30 (http://www.quartierdix30.com/tv/), où on voit un couple aux anges. On dirait qu'ils sont en voyage de noces à Barcelone. On a envie de les secouer : *« Heille, du calme les tourtereaux ! Vous êtes dans un centre d'achats à Brossard ! »* Les couples présents correspondent davantage au stéréotype : fille contente-contente de magasiner, accompagnée du copain qui se traîne les pieds. Je rivalise avec l'air bête de ces garçons, déprimée par l'ambiance, avec l'impression que mon SPM est devancé de trois semaines. En passant, mon amour, ne m'achète pas une carte-cadeau DIX30 pour la Saint-Valentin.

Des idées de grandeur

Le Cinéma Cineplex Odeon me sort de ma lassitude : la bâtisse est gargantuesque et il y a une vingtaine de films à l'affiche, presque tous des superproductions américaines. À des années-lumière du Cinéma Beaubien, petit et convivial. Tout près se trouve un immense bar (Les 3 Brasseurs) où j'ai envie de m'installer pour les prochaines heures plutôt que de remplir ma mission. Je me demande si les pintes sont aussi disproportionnées que tout le reste.

La voix de la raison prend le dessus : je me dirige vers les magasins, avec mes vieilles bottes et mon éternel jeans. Comme le veut l'expression qui me tombe sur les nerfs : *« C'est pas le choix qui manque ! »* L'énumération des boutiques prendrait une page à elle seule (plus de 65 boutiques de mode, dont H & M, Calvin Klein, Le Château, Winners et Yellow). Je m'imagine revenir du Quartier DIX30 les mains encombrées de sacs, avec vêtements, maquillage, bottes à talon haut et tout le tralala. Je rigole en me représentant le visage décomposé de mes amis à la vue de mon nouveau look, du style Carrie Bradshaw dans *Sex and the City*. Puis, je pense à ma photo de chroniqueuse qu'il faudrait changer. Mes cheveux devenus longs, bouclés et symétriques. Du rouge à lèvres en plus et un piercing en moins.

Joindre l'utile au désagréable

Alors que certaines s'émoustilleraient devant cette débauche de choix, je ressens plutôt un vertige. Je devrais quand même en profiter pour m'acheter un maillot de bain, que mon côté dédaigneux m'empêche de me procurer au Village des Valeurs. Je joins donc l'utile au désagréable et je me rends au Bikini Village. Le prix du maillot choisi coupe court à ma rêverie : 145 $.

Il me faut un petit remontant. J'ai le choix entre plusieurs chaînes de café sans âme : Presse Café, Starbucks, Van Houtte et Tim Hortons. La caféine me redonne courage. Je poursuis ma route vers d'autres magasins. Le foyer extérieur installé sur le trottoir me ravit : *« Ils ont pensé aux rares personnes qui ne se promènent pas en auto d'une place à l'autre ! »* Ensuite, je suis soulagée de voir que certains produits sont plus accessibles. Ma crainte d'être devenue *cheap* à force de magasiner dans des friperies s'évapore. Avec Visa, ça va. N'empêche que, au final, cet article me coûte cher : des billets pour le spectacle de Richard Desjardins à l'Étoile Banque nationale, un cadeau pour mon neveu (The Children's Place), un nouveau jeans (sans trou !) au H&M, des bottes à talon plat chez Aldo et un costume de bain à La vie en Rose.

Pour éviter de dépenser davantage, je vais faire un tour du côté des condos (plutôt des manoirs !) qui entourent le centre d'achats. Je comprends mal l'intérêt d'un tel emplacement, mais paraît-il que les gens se les arrachent au prix fort. Un des propriétaires a laissé libre cours à sa mégalomanie : des statuettes de guerriers romains se trouvent devant sa gigantesque maison, de style romain antique.

J'ai hâte de retrouver mon studio de Villeray.

EDITH PARÉ-ROY

Autobiographie d'une punaise de lit

Exclusivité dans *Quartier Libre*. En cette période d'épidémie incontrôlée dans la métropole et dans plusieurs régions du monde, nous avons mis la main sur les mémoires d'une *Cimex lectularius* globe-trotteuse. Petite histoire d'une punaise de lit montréalaise d'adoption.

Quand je consulte mon arbre généalogique, je suis toujours impressionnée de réaliser à quel point nous étions nombreuses avant la Seconde Guerre mondiale. On peut ensuite noter une baisse significative des naissances, causée par le DDT, cet insecticide meurtrier. Depuis quelques années, il semble y avoir un *baby-boom* expliqué par notre mutation qui nous rend plus résistantes.

Pour ma part, je suis née d'une famille nombreuse en Asie. J'ai roulé ma bosse, autant dans des refuges pour sans-abri que dans des hôtels cinq étoiles. Plus récemment, j'ai voyagé dans une valise par avion, dans un sac à main au moyen du train, sur un foulard au cinéma et dans un bas de laine à la buanderie. J'ai finalement élu domicile dans un immeuble montréalais. Je partage mon nouvel appartement avec quelques milliers de mes cousins éloignés ainsi qu'un coloc humain. Nous affectionnons particulièrement son matelas.

Ma famille s'agrandit à une vitesse phénoménale grâce aux deux à quatre œufs que je ponds chaque jour. Nous formons une belle troupe unie avec notre allure de pépin de pomme. Nous travaillons et mangeons de nuit, et les affaires vont bien. Aujourd'hui, c'est jour de fête ; notre endormi a invité une copine.

Le début de la fin

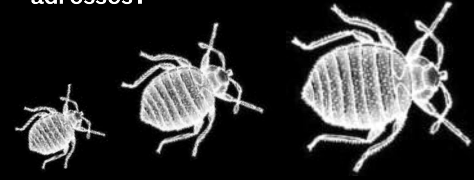
Ce matin, je me suis cachée dans le sommier avec quelques membres de ma progéniture, car nous avons été démasquées. Je le sais parce qu'un faisceau de lumière nous a identifiées dans la nuit. L'amante a dû souffrir de nos morsures, ce qui lui a mis la « punaise à l'oreille ». Nous avons pourtant bien pris soin d'engourdir notre victime lors de chaque attaque, mais, dès son réveil, elle a aperçu les petites traces de sang sur les draps. Puis, après avoir téléphoné à son propriétaire, notre hôte a commencé à montrer les signes qui ne mentent pas : il s'est mis à passer l'aspirateur dans la chambre, à vider les tiroirs et à placer tous les vêtements et la literie dans des sacs de plastique… et il a quitté l'appartement.

J'ai peur. Le monsieur qui ressemble à Darth Vader vient de briser le silence de mort qui régnait ici. J'ai déjà entendu à travers les branches que, si on ne meurt pas lors de sa première visite, il vaut mieux prendre ses « pattes à son cou », car notre assassin reviendra. Je sens le nuage de fumée chimique s'approcher de moi, et, cette fois, il s'agit d'un produit commercial beaucoup plus fort que lors de mes précédentes évasions. En plus des découvertes entomologiques imminentes, on prétend qu'un registre qui permettrait de cartographier notre progression pourrait voir le jour à Montréal. Est-ce la fin des punaises dans la ville aux mille clochers ? Je me sens faiblir… Adieu monde cruel…

SANDRA MATHIEU

PUNAISES DE LIT : MODE D'EMPLOI

Pour tout savoir sur les punaises de lit, leur mode de propagation, les endroits où on les a détectées en Amérique du Nord, les signes de leur présence, les précautions à prendre et les méthodes pour les exterminer, voici quelques bonnes adresses :



punaise.info
santepub-mtl.qc.ca
exterminateur.com

• Affaires de chiffres •

Une courte chronique sur les statistiques qui en disent long

Chéri, combien tu m'aimes ?

Mesdames, les marchés sont très clairs : c'est massivement par vous et pour vous que la Saint-Valentin existe. On s'adressera donc en priorité au bon sens féminin pour réduire le gaspillage et les impacts engendrés par cette énième foire commerciale. Quelques éléments pour alimenter la réflexion.

Vous détestez que l'on vous dicte quand célébrer l'être aimé et que l'on confonde commerce et sentiments ? À vos yeux, fêter le 14 février est au mieux un attrape-nigaud, au pire un blasphème ? Selon les sondages effectués auprès des jeunes actifs occidentaux sur leur vision de la Saint-Valentin, vous avez alors quatre fois plus de chances d'être un homme qu'une femme : sur la moitié de personnes interrogées qui déclarent qu'elles seraient déçues si leur conjoint négligeait la fête des amoureux, 80 % sont des femmes. Et la quasi-totalité des pro Saint-Valentin affirme que recevoir un cadeau ce jour-là est bien une preuve d'amour.



Environ les deux tiers des achats pour la Saint-Valentin sont faits par les hommes. Pourtant, 70 % d'entre eux avouent se sentir obligés de faire un cadeau, parmi lesquels un tiers considère même ça comme une « corvée ».

Du coup, les marchands se frottent les mains. Avec la fête des grands-mères ou celle des secrétaires, ils n'en sont pas au premier évènement récupéré, voire créé de toutes pièces pour nous faire sortir nos portefeuilles. Et ça marche : en 2009, les gros cœurs rouges dans les vitrines ont généré plus de 15 milliards de dollars de dépenses en Amérique du Nord – un milliard environ pour le seul Canada –, soit un peu plus de 100 dollars par consommateur concerné.

Les cadeaux de Saint-Valentin ne brillent pas précisément par leur originalité. Il est donc facile de les identifier et de quantifier l'impact de cette célébration sur leurs ventes : bonbons et chocolats, offerts par presque un(e) Valentin(e) sur deux, représentent 4 % du volume annuel de friandises (pas mal pour un seul jour sur 365) ; pour les fleurs, ce sont carrément 40 % du chiffre d'affaires de la filière – 1,7 milliard – qui se font le 14 février ; bijoux et vêtements – parmi lesquels beaucoup de sous-vêtements, évidemment – font chacun partie du panier des amoureux dans 15 % des cas, pour un total de trois milliards ; suivent pêle-mêle cartes de souhaits (en repli à cause d'Internet, la Saint-Valentin arrive en second après Noël dans un marché de 900 millions), restaurants, nuits d'hôtel, places de cinéma et gadgets divers comme le cœur enregistreur (27 $ pour laisser vos mots doux en mode ***high-tech***) ou le string en bonbons (environ 10 $, disponible en version homme et femme, déconseillé aux diabétiques comme aux cardiaques). Quoi qu'il en soit, de très bonnes affaires pour les commerçants, et surtout de précieuses ressources consommées pour des choses sans lesquelles – comme on l'a vu – il n'y aurait pas de bonheur terrestre possible.

Environ les deux tiers des achats pour la Saint-Valentin sont faits par les hommes. Pourtant, 70 % d'entre eux avouent se sentir obligés de faire un cadeau, parmi lesquels un tiers – qui a sûrement désiré garder l'anonymat – considère même ça comme une « corvée ». Le sexe masculin fait donc également sa part de cette surconsommation, quoique de façon plus subie, ou moins assumée.

En gros, les femmes créent une pression mais les hommes la cautionnent. Pour une société plus durable et plus écoresponsable, que diriez-vous, Mesdames, de lâcher un peu de lest sur les démonstrations et les rituels amoureux, et vous, Messieurs, de pratiquer un peu plus la désobéissance civile ? Si vous finissez sur le canapé pour la Saint-Valentin, pensez fort à l'argent économisé et au noble geste de résistance que vous faites pour la planète. Puis demandez-vous si, finalement, vos valeurs sont bien compatibles avec celles de votre blonde.

ANTOINE PALANGIÉ

• Les Sceptiques du Québec •

La guerre au paranormal

« Pour examiner la vérité, il est besoin, une fois dans sa vie, de mettre toute chose en doute autant qu'il se peut. » Cette maxime de Descartes pourrait très bien servir de slogan à l'Association des Sceptiques du Québec. Rencontre avec leur président, Louis Dubé.

Rencontrer le président des Sceptiques du Québec dans un McDonald's à 10 heures du matin peut s'avérer être une expérience très dépaysante. Ancien ingénieur aux Chemins de fers nationaux du Canada, Louis Dubé a pris sa retraite en 2000. Sceptique, il l'est depuis longtemps. Ses modèles? Martin Gardner, l'un des fondateurs du scepticisme américain, ou encore Bertrand Russel et son ouvrage *Why I Am Not a Christian*. Il rejoint ainsi naturellement le mouvement sceptique du Québec en 1998 et en devient le président en 2003, *« pour contribuer plus concrètement à ma mission d'améliorer l'esprit critique des membres et du public »*.

Les Sceptiques du Québec est une organisation à but non lucratif fondée en 1987. Ses objectifs ? Promouvoir la pensée critique et la rigueur scientifique. Il existe des organisations semblables aux États-Unis et en France avec l'observatoire Zététique. Ce type d'association a vu le jour en 1949 avec le Comité Para belge. Aujourd'hui, plus de 80 groupes de Sceptiques sont recensés à travers le monde.

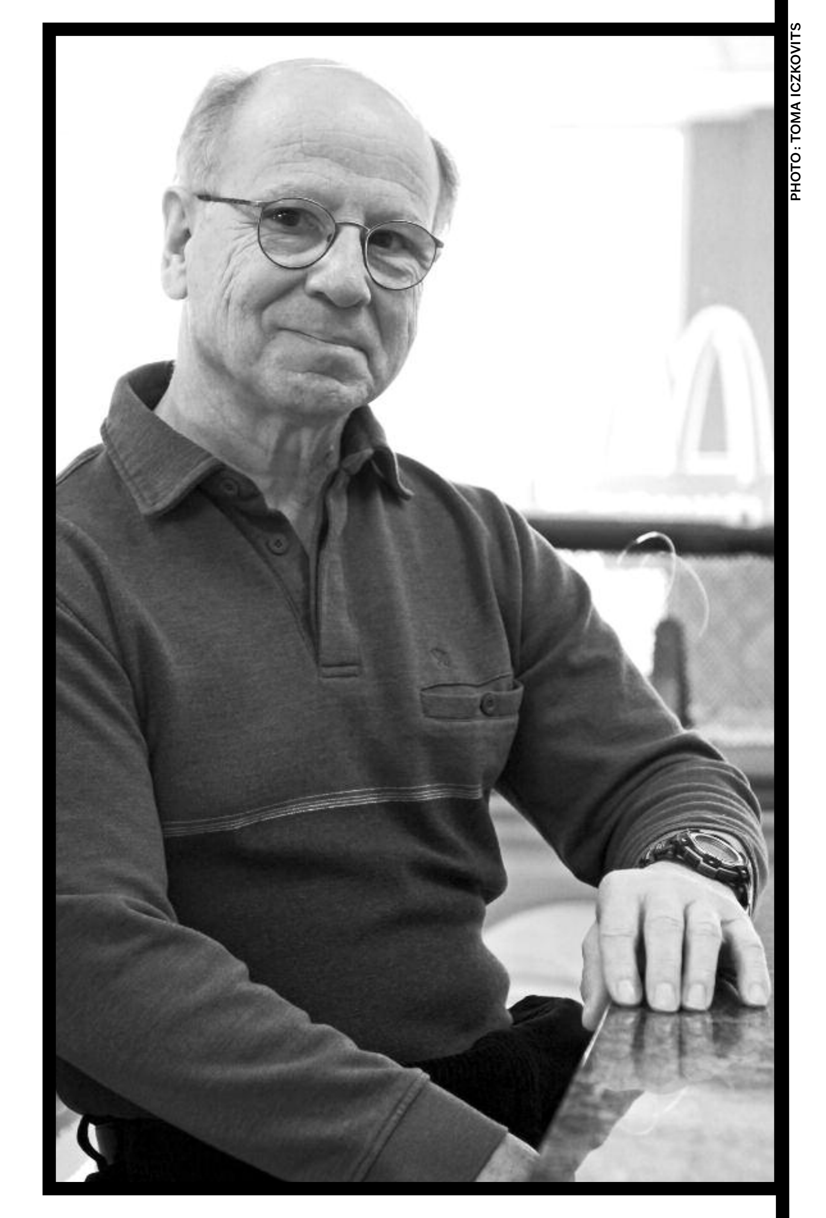


PHOTO: TOMA ICZKOVITS

Tout le monde y passe

Voyants, astrologues, guérisseurs, etc. Les principales cibles des Sceptiques ont rapport au paranormal. Afin de servir la pensée rationnelle, les Sceptiques s'appuient donc sur une méthode scientifique pour déterminer jusqu'à quel point un phénomène est justifié par les faits. Louis Dubé explique : *« Un fait n'est jamais complètement justifié, mais il l'est de façon raisonnable quand les personnes peuvent reproduire une expérience semblable à plusieurs reprises. »*

Ainsi, afin de tester les pouvoirs paranormaux de leurs compatriotes, les Sceptiques organisent des défis, où lesdits alchimistes et autres envoûteurs doivent prouver leurs dons devant un jury. Évidemment, peu de personnes ont le courage de tester leurs aptitudes. En effet, toute une procédure doit être suivie à la lettre, et être signée par les deux partis avant l'expérience. Ainsi, dernièrement, un rebouteux est venu tester ses pouvoirs. Louis Dubé lui présente une femme qui a une jambe plus longue que l'autre de deux centimètres. Le rebouteux prétend alors être en mesure de réduire cette différence. Une marque est inscrite au niveau des tibias de la patiente. Après l'action du guérisseur, la marque n'a pas changé d'un millimètre, mais celui-ci prétend que c'est au niveau des hanches que le changement a eu lieu.

Le 11 septembre

Aussi dans la ligne de mire des Sceptiques, les théories du complot en tout genre. Louis Dubé est d'ailleurs souvent questionné quant à la véracité des thèses relatives au 11 septembre 2001. Selon ces théories, ce ne serait pas les terroristes dans l'avion qui auraient fait tomber les tours. Des gens auraient fait dynamiter les tours de l'intérieur. Selon Louis Dubé, il est facile de contredire ces théories. *« Il suffit de trouver un argument massue. En l'occurrence, tout le monde a vu les tours s'écrouler à partir de l'étage précis où l'avion les a frappées. On peut en conclure que l'effondrement des tours est la faute des avions. Quand on me pose la question, je reviens sur cet argument et seulement celui-là. »*

Au sujet de la religion, là encore, pas de demi-mesure et de doutes possibles pour le président des Sceptiques. Selon lui, la religion n'amène à rien de plus que ce que les philosophes éthiques ont apporté à travers les âges. *« La religion est une croyance, comme l'on croit que l'homéopathie peut guérir ou que l'acupuncture a des effets directs. »* Louis Dubé invalide les thèses religieuses par de nombreux arguments : aucun fait n'a été prouvé ; plusieurs religions proposent des versions différentes, voire contradictoires ; enfin, ces religions proposent des règles de vie reposant sur des livres écrits il y a des milliers d'années.

Élémentaire, mon cher…

Pour Louis Dubé, le besoin de rationalité a toujours été là, et il est probablement aussi fort qu'auparavant. Seulement aujourd'hui, le problème principal pour les Sceptiques vient des médias. *« Ils aiment le sensationnel. Par exemple, l'émission* Rencontre paranormale *met en scène un médium communiquant avec les morts. Or, les gens ont tendance à croire plus facilement les gens qui semblent savoir. »*

Mais pourquoi ne pas laisser croire les gens ? Après tout, quel est le mal à penser que les ovnis existent? Le risque est important, selon Louis Dubé. *« Si l'on base nos décisions sur des croyances, sur des idées qui n'ont pas été vérifiées, on court le risque de faire des erreurs qui pourraient être très graves. »*

Le mouvement Sceptique compte aujourd'hui environ 350 membres. Ceux-ci peuvent s'abonner à la revue mensuelle, assister à des conférences, participer aux défis organisés par l'association… et répandre le scepticisme autour d'eux.

AUDE GARACHON



CINÉMANH'KHOI

Le discours du cinéphile

À l'approche de la cérémonie des Oscars, qui aura lieu le 27 février, certains sont tout sucre tout miel avec le film *The King's Speech* (*Le discours du roi*) de Tom Hooper. Si j'avais pu éclairer le jury des Oscar de ma lanterne, ce film n'aurait jamais reçu de nomination pour le meilleur film ni pour son scénario.

Certes, le réalisateur de ce drame prétendument véridique, portant sur le combat du roi britannique George VI contre un problème de bégaiement, sait émouvoir. Même s'il peut être difficile pour un spectateur contemporain de s'identifier à un roi, celui-là se présente comme un personnage attachant en raison des difficultés d'élocution qui l'assaillent. Or, en sélectionnant *The King's Speech*, l'Académie des arts et des sciences du cinéma envoie ce message étrange : si votre œuvre est touchante, on pardonnera la plus évidente manipulation de faits historiques.

Les artisans du film ont-ils inconsciemment omis les détails qui auraient permis à ce récit d'être plus fidèle à l'Histoire ?

Le film ne dit pas un mot sur la conviction qu'avait Édouard VIII, le frère du roi George VI, qu'une alliance entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne avant 1939 aurait permis d'éviter une guerre entre les deux pays. De plus, que dire de cette tactique du scénariste qui suggère que George VI aurait rencontré Lionel Logue, son thérapeute d'élocution, en 1934 plutôt qu'en 1926 ! George VI était-il vraiment un Jack Bauer de son époque, disposant de si peu de temps pour améliorer son élocution en prévision de sa déclaration de guerre contre l'Allemagne à la radio en 1939 ?

Bref, en plus de confirmer des nominations non méritées sous prétexte que certains films sont attendrissants, les jurés des Oscar n'ont pas donné, dans le passé, l'Oscar du meilleur film à des joyaux comme *Crouching Tiger, Hidden Dragon* ou *Mystic River*. Dire que l'Académie a voulu mettre fin l'année dernière à la grogne générale en permettant à 10 films, soit cinq de plus qu'avant, de pouvoir être nommés pour l'Oscar du meilleur film.

ANH KHOI DO

• CINÉMA •

Voyage libidinal aux confins de la masturbation intellectuelle

Qu'advient-il de la pornographie? Jusqu'à quel point s'immisce-t-elle dans notre sexualité, notre quotidien? Huit artistes abordent la question dans l'irrévérencieuse œuvre collective *Destricted*. Contraction des expressions destruction et restriction, le titre promet une odyssée décapante.

Objectif de *Destricted* : abolir les frontières entre le porno et le cinéma. Magnifier la fabrication des films XXX et célébrer le désir charnel de ses consommateurs. Générer l'interpénétration du sensuel et du cérébral. Étudier le porno dans son langage et ses propres décors. Provoquer.

Pénis, *french kiss* et excréments

Gros plan sur un pénis violet, paisiblement étendu sur un ventre poilu parsemé de mousse végétale. Comme une énorme limace gisant sur un sentier de terre, après la pluie. La créature génitale est aussi indomptable que les fantasmes parfaitement illusoires de son propriétaire, un homme vert rêvant de s'unir à une machine. Cet être primitif nous fournit un miroir préhistorique de nos propres habitudes sexuelles. Son apparence ridicule a le mérite de faire sourire, tant le propos est décalé (*Hoist* de Matthew Barney).

Suivent plusieurs trouvailles esthétiques faisant écho à la fièvre sexuelle et à l'incandescence des pulsions animales. *Green Pink Caviar*, de Marilyn Minter, nous fait plonger dans un interminable et langoureux *french kiss* : bouche et langue malaxant diverses substances liquides, le tout plaqué contre la lentille de la caméra. Dans *Four Letter Heaven*, Cecilia Brown nous emmène danser sur le rythme saccadé d'une succession de peintures représentant les ébats sexuels d'un couple. Le montage nerveux est réussi, mais l'exercice de style reste prisonnier de sa technique songée.

Nous voici à la croisée d'univers plastiques tantôt attirants, souvent abjects, qui jouent sur la fusion et la confusion, de corps et de sons, d'époques et de situations.

Plus classique, la réalisation sobre de *The Cooking*, du Brésilien Tunga, attire davantage l'attention sur le déroulement de l'action : le périple érotique d'un jeune couple blasé par les conventions sexuelles. Bien au-delà de la pénétration, ils découvrent un plaisir mystique dans le partage de leurs excréments, qui, après ingestion, ressortent sous forme de cristaux lumineux. Transformer la crasse en pierre précieuse symbolise une quête d'élévation sexuelle sur fond de dérive scatologique. Le sulfureux marquis de Sade et sa pensée libertine sont évoqués en filigrane dans ce conte malsain.

De cet assortiment inégal, se démarque l'œuvre de Larry Clark, *Impaled*, mettant en vedette une brochette de jeunes mâles désirant faire du sexe avec une *pornstar*. À mi-chemin entre le documentaire et la téléréalité, *Impaled* souligne l'importance du cinéma porno dans la vie d'une génération de jeunes adultes guettés par les complexes (le pénis est souvent trop petit) et les critères d'apparence idéale (l'épilation est de mise). Heureux candidat qui obtient le privilège de baiser l'actrice de son choix. S'ensuit le passage à l'acte final. En réalisant son fantasme d'imposer ses règles à sa minette, le jeune homme explore bien malgré lui la condition des acteurs de porno. Accepter la loi de la caméra. Substituer le voyeurisme à l'intimité. En faire un exemple de sensualité. Les images sont crues : pas de musique, seulement des cadres bruts. Judicieuse mise en abîme d'un jeune branleur ébranlé.

Apprécier *Destricted*, c'est aimer cette masturbation nombriliste qui guette les adeptes de porno. Un pur produit de contagion narcissique, qui consiste à se tripoter les nerfs en solitaire.

ARIANE LELARGE-ÉMIROGLOU

Destricted est présenté jusqu'au 17 février au Cinéma du Parc.

• MODE •

Bilan sur le col roulé

Le col roulé s'affiche comme un indispensable des collections Automne/Hiver 2011-2012 présentées ces jours-ci en Europe. Les experts le qualifient de must have de la saison froide s'accordant à merveille à la tendance *seventies* sur le point de déferler dans nos *dressings*. Reste la grande question : comment actualiser le col roulé de base pour qu'un «*je ne sais quoi tendance rétro-chic-bourgeois*» surgisse d'entre les fibres du tissu?

AVERTISSEMENT

Les conseils stylistiques donnés dans le corps de cet article s'adressent exclusivement aux femmes.



PHOTO : CHRISTINE BERGER

«*On voit beaucoup de cols roulés "pas roulés" en tricot mince, portés long et haut près du cou. Le col roulé ajusté au corps raffine et allonge la silhouette. Ça donne du style. Ça dépend bien sûr de qui le porte*», constate Frédérick Parséghian, styliste et grossiste en mode depuis 40 ans à Montréal, au retour d'un séjour en Italie et en France où il a assisté aux défilés de prêt-à-porter.

S'il est toujours possible de trouver chaussure à son pied, aussi en est-il du col roulé. «*Le col roulé ajusté au cou convient aux femmes à la poitrine menue et aux petites épaules. Les femmes qui ont une poitrine généreuse ou qui ont un physique corpulent devraient éviter les cols près du cou. Le col roulé a alors un effet grossissant et pourrait accentuer le double menton. La solution que je suggère est un col volumineux porté moins haut*», indique Karine Dubé, styliste à l'agence Les Effrontés, à Montréal.

Soyez donc avisés : ce ne sont pas tous les cols roulés qui créent un look chic sans effort. «*Un col roulé noir a toujours sa place dans une garde-robe, mais c'est un morceau de base chaud et confortable qui est davantage pratique que* fashion», estime Frédérick Parséghian.

À chacun son col

Pour Kelly, employée de la boutique Unicorn du boulevard Saint-Laurent, en ce qui concerne le col roulé, une importance primordiale est à accorder au choix de la coupe. La matière du vêtement, de même que le choix d'une couleur classique, contribuent aussi à lui donner un aspect *fashion* et indémodable.

Actuellement, les tendances mode tous azimuts sont fortement inspirées par l'élégance rétro des collections Yves Saint-Laurent des années 1970 et 1980. Cette saison, la grosseur de la maille distingue deux styles. Karine Dubé explique qu'un tricot mince et ajusté propose un look chic. Une grosse maille aura davantage un look *week-end wear*. «*Si je me fie à l'automne dernier, les cols baveux en grosses mailles, style "retour à la campagne chic", vont être très forts l'an prochain*», prédit-elle.

Le col roulé a d'abord fait un retour dans les défilés de septembre 2008. On parlait alors d'un retour à l'épuré des années 1980 et d'un *dress code* graphique sculpté dans de luxueuses matières. Le classique sous pull a été qualifié de pièce phare de la tendance *working girl* faussement sérieuse, mise de l'avant par des grands de la mode tels que Louis Vuitton, Marc Jacob et Yves Saint-Laurent. Le magazine *Elle* l'a qualifié de *must have* allant de pair avec toutes les tendances du moment. En 2011, certains n'ont jamais abandonné le col roulé, d'autres apprennent à le redécouvrir. Laissez-vous séduire à coup de *flash-backs* inspirés.

ANNE-SOPHIE CARPENTIER

LU SUR LE SITE FRANÇAIS MENLY

«*Il y a peu de vêtements qui mettent l'homme en valeur comme un col roulé. Il accentue les lignes du menton, et en leur absence, les suggère, dessinant ainsi le visage. Il homogénéise et structure le buste, soulignant les épaules et la ligne.*»

LE COL ROULÉ : LE CAMÉLÉON

Si le vêtement peut exprimer la vision de la place que l'on occupe dans la société, le col roulé en mène plutôt large depuis son apparition en 1890. Il a été initialement utilisé comme vêtement sportif et était l'uniforme des marins et des travailleurs manuels. Les féministes l'ont ensuite adopté pour son caractère unisexe. Aux États-Unis, la contre-culture *beatnik* en a fait son blason. En Europe, il devient le mythique col roulé noir des intellectuels parisiens de Saint-Germain-des-Prés. L'actrice et l'icône mode Audrey Hepburn le popularisent dès les années 1950. Dans les années 1970, les pulls et les sous-pulls à col roulé vont connaître un âge d'or jamais retrouvé. Le port du col roulé se hisse alors jusqu'aux hautes sphères de la société. Il incarne le conservatisme et le bon goût classique des femmes de la haute bourgeoisie. Il est maintenant le *Friday wear* par excellence, souvent adopté par les politiciens désireux de se donner une image à la fois soignée et décontractée.

À ÉVITER

Attention! Le col cheminée (*mockneck*) est à proscrire en 2011. Il s'agit d'un col court ajusté au cou. C'est un col montant, mais pas assez long pour être roulé, un peu à la manière des prêtres catholiques. Frédérick Parséghian le décrit comme ayant beaucoup moins de classe que le vrai col roulé.

FAIT

Il existe des cols roulés pour allaitement avec des ouvertures au niveau des seins.

• Droit d'auteur •

L'option créative

Cet article bénéficiera-t-il d'une protection sur le droit d'auteur ? Lorsque la question sur le droit d'auteur reprend le trône à la une des quotidiens, débats et solutions s'imposent. L'option *Creative Commons* (CC) peut venir à la rescousse.

Entre des artistes en colère qui campent au pied de la colline du Parlement et qui s'élèvent contre le projet de loi C-32, une industrie du disque qui ne cesse de couler dans les abysses de la faillite et l'ère numérique 2.0, qui force le FBI à promettre la prison aux pirates du DVD « blockbusterien », le droit d'auteur est un sujet qui attise les passions.

Repenser le système

1979 : *Video Killed the Radio Star.* Le succès des Buggles est maintenant chose du passé. En 2011, Internet prend le dessus sur tout le reste. Dans un article paru sur son blogue, le chroniqueur de *La Presse*, Alain Brunet, se faisait récemment l'écho des *« conséquences économiques découlant de la révolution numérique »*. Tenant des propos propices à faire empourprer le patron de Sony, l'artiste montréalaise Céline Semaan Vernon, organisatrice du premier Salon montréalais des *Creative Commons,* explique qu'il faut *« oublier la distribution de l'objet non pas parce qu'il n'a pas de valeur, mais parce que la culture est dématérialisée »*. Gilles de Saint-Exupéry, qui termine sa maîtrise en droit des technologies de l'information à l'UdeM, confirme cette réalité en expliquant que l'expansion d'Internet oblige à repenser le système au complet. *« Le contrôle de la distribution grâce à la vente individuelle d'un CD n'existe plus. »*

« Le Creative Commons *vient remplir le gris moyen entre deux choses : le domaine public, où tu n'as aucun droit en tant qu'auteur, et le* copyright, *où tous les droits en tant qu'auteur te sont donnés. Avec les CC, les auteurs possèdent "certains droits" »*, commente Céline Semaan Vernon. Ces droits ne sont pas des ablations forcées par la résignation des artistes par rapport à Internet, mais plutôt des licences choisies par les auteurs pour permettre à ceux qui voudraient utiliser leurs œuvres de le faire sans inquiétude juridique. Cette solution permet également aux artistes de s'autoproduire et se promouvoir librement.

Bordel et discussion

« La situation actuelle est sens dessus dessous. » Vincent Gautrais, professeur agrégé et titulaire de la Chaire de droit de la sécurité et des affaires électroniques de l'UdeM, semble être plutôt inquiet. Renchérissant sur le problème posé par l'apparition des nouvelles technologies, et donc de la disparition du support matériel, M. Gautrais souligne que ce problème est aussi économique. *« On ne sait plus comment s'assurer que l'auteur est bel et bien rémunéré et que l'utilisateur a payé. »* Selon lui, l'option des *Creative Commons* peut être une bonne solution dans l'hypothèse où les artistes peuvent gagner leur vie grâce aux produits dérivés *« comme les concerts, par exemple, mais c'est une situation minoritaire et la question reste principalement économique. Notre système devrait adopter une certaine mutualisation de la culture et faire en sorte que cette dernière soit subventionnée comme un élément essentiel à la société. »* Cette mutualisation devrait impliquer trois acteurs primordiaux : industrie, utilisateurs et créateurs, que les gouvernements devraient automatiquement inclure dans le débat sur la création des lois les concernant. *« La réponse à un droit d'auteur en harmonie avec la société et ses besoins est la collaboration, la prise en compte des intérêts de ces trois grands et la compréhension des principes qui en découlent, comme la rentabilité et l'accessibilité. Le débat est mal compris,* ajoute Gilles de Saint-Exupéry, *mais ce n'est pas en bloquant la diffusion de la culture qu'on va s'en sortir. »* Une discussion qui s'annonce périlleuse. Avec la liberté d'expression 2.0, version corrigée 2011, le vinyle peut toujours attendre avant de faire son grand retour.

VANESSA GAUVIN-BRODEUR

L'AVIS DU GROUPE MISTEUR VALAIRE

Guillaume Déziel, le gérant du groupe québécois Misteur Valaire, constate sans équivoque la mort du CD. *« Le bien culturel aujourd'hui est immatériel et incontrôlable. »* Devant cette réalité, le gérant et son groupe de musiciens ont réfléchi au contrôle qu'ils peuvent avoir sur la musique de Misteur Valaire. *« Avant, le réseau de la distribution était très hermétique. Il faut être lucide. Surtout si tu débutes dans le milieu, ça ne sert à rien d'enfermer ta musique dans un boîtier plastique au magasin ; personne ne l'écoutera. Mieux vaut privilégier le bouche-à-oreille, être son propre agent promotionnel et récompenser de ce fait, les fans qui vont vraiment payer pour ta musique en ligne. »* Tout comme celles du groupe Radiohead, les chansons de Misteur Valaire se vendent en ligne sous contribution volontaire du consommateur et sous le signe d'une licence CC. *« Il faut être créatif dans sa façon de faire et d'exploiter sa musique »*, souligne Luis, percussionniste du groupe Misteur Valaire. La licence *Creative Commons* semble être une bonne solution pour les musiciens. *« Entre tous droits réservés et aucun droit réservé, il y a toute sorte de teintes de gris. Les CC, ce n'est pas une solution de rechange, mais un outil englobant l'action d'une réalité naissant sur le Web »*, explique Guillaume. Le dernier album de Misteur Valaire mis en ligne se vend en moyenne 3 $. *« Nous sommes, bien sûr, conscients qu'un bon nombre de personnes ne paient pas, et pourtant les redevances et la demande sur Internet sont pratiquement proportionnelles à celles des magasins »*, ajoute Luis. *« Ce qu'il va falloir changer, c'est le fossé entre le moment où tu crées et celui où tu vis de ton art, de ton métier »*, rêve Guillaume.

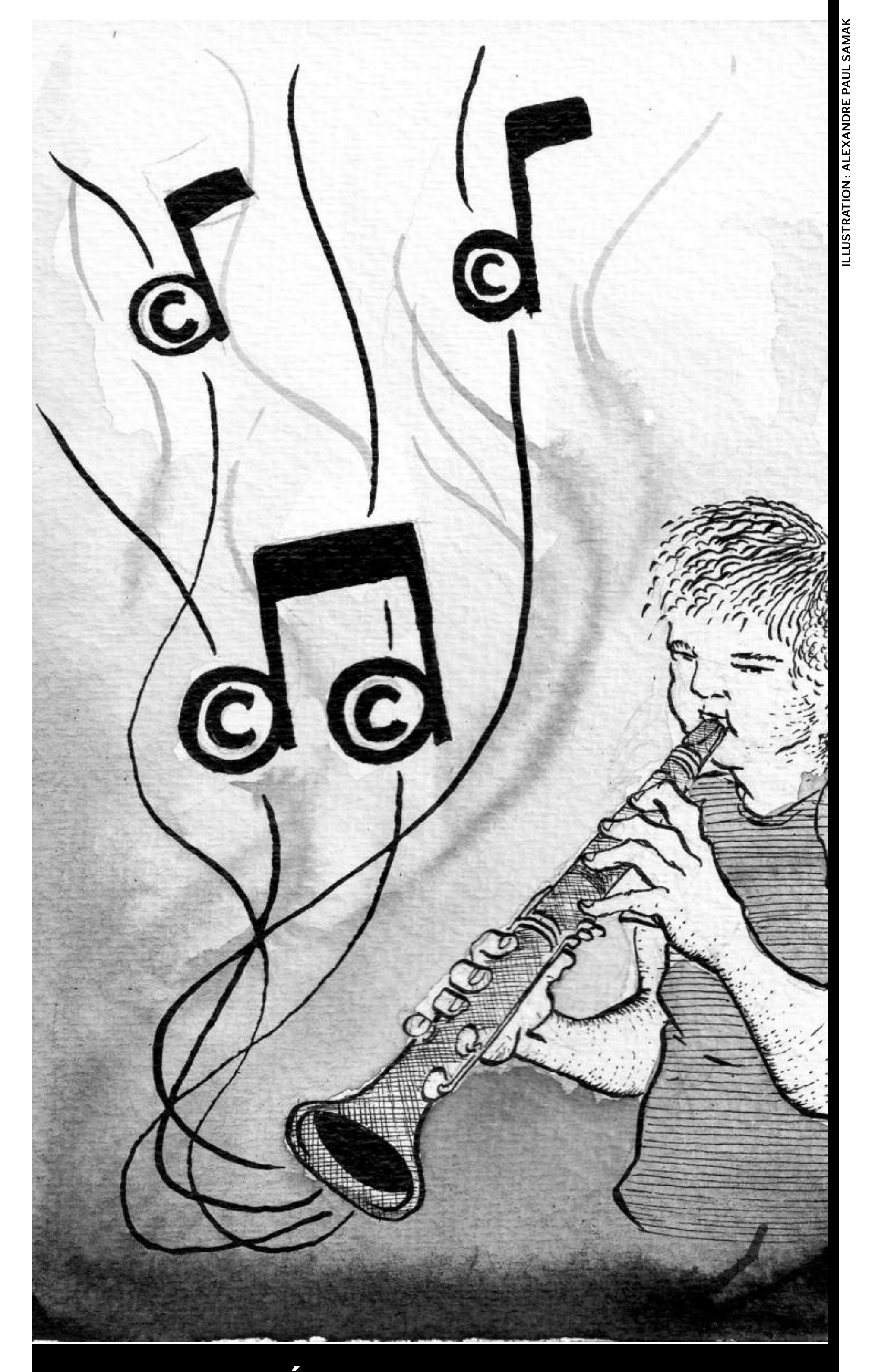


ILLUSTRATION: ALEXANDRE PAUL SAMAK

LE CAS WIKIPÉDIA

Ayant fait son apparition en 2001 aux États-Unis, l'influence des CC se répand aujourd'hui légalement dans 73 pays. *Creative Commons* prétend *« développer, encourager et endosser les moyens techniques et légaux qui maximisent la créativité, le partage et l'innovation digitale »*. Actuellement, le contenu de Wikipédia est protégé, ou plutôt, diffusé, grâce à des licences CC. Wikipédia permet à ses utilisateurs de reproduire et redistribuer publiquement son contenu à condition d'en citer la source. La modification des articles est également permise librement, si le résultat est rediffusé sous la même licence *Creative Commons* que la précédente. Le premier Salon montréalais des *Creative Commons,* qui regroupait juristes, artistes, professeurs, entrepreneurs Web et grand public, s'est tenu à la Sala Rossa, le 21 décembre dernier.

• Découverte •

Le rétro dansant d'apple blue

Chocolat chaud, soupe maison, peau d'ours ou feu de foyer. Tous les moyens sont bons pour trouver réconfort dans ce froid hivernal. En tête de liste des remèdes assurés contre le blues de la métropole enneigée, la musique. Rayon de soleil rétro sur les -20 degrés montréalais, apple blue réchauffe les maisonnées avec sa musique enjouée et ses synthés colorés. Rencontre avec un quatuor *vintage* à l'esprit sucré et enthousiaste.

« *J'avais une guitare rouge orange dont la couleur se nommait* candy apple red *et l'ordre des mots et le nom m'avaient toujours intrigué. J'ai compris que c'est comme cela qu'on écrivait le nom d'une couleur en anglais et j'ai tout de suite aimé le concept »,* explique le guitariste Jonathan Gagnon-Bagheri sur l'origine du nom du groupe. Appréciant le côté accrocheur de cette association peu usuelle, le groupe profite d'un nom qui fait jaser et qui peut susciter plusieurs interprétations (*La terre est bleue comme une orange*, de Paul Éluard, ça vous dit quelque chose ?). Le groupe apple blue compose majoritairement à l'aide du synthétiseur, faisant ainsi place à une multitude de sons possibles, dépassant les limites de leurs instruments respectifs.

Du rétro, version pommes bleues

Les musiciens d'apple blue font dans le rétro parce qu'il est festif et estival, parce qu'il dégage une énergie sympa et positive, mais surtout parce qu'il fait référence à des aspects musicaux qui collent aux ambitions du groupe. « *Le rétro se faisait à une époque où on exploitait beaucoup les différentes sonorités et où tout n'était pas au point dans le domaine de l'enregistrement, donc c'était vraiment le son pur que l'on entendait. On adore faire le même genre de truc, trouver un son et s'amuser avec* », confie Guillaume Séguin, chanteur et bassiste. Côté voix, l'omniprésence des harmonies pourrait également évoquer cette époque du « presque *kitsch* » et du « souvent cliché », mais celles-ci trouvent toute leur place dans le parcours mélodique de la formation. « *La musique rétro mettait en valeur les harmonies de voix et nous adorons travailler cet aspect. Nous n'avons donc pas vraiment le choix de parler de rétro même si ça fait cliché* », renchérit Guillaume Séguin.

Scénarisation/ composition

Les textes d'apple blue semblent parfois tout droit sortis d'un film ou d'une rêverie, car ils zigzaguent entre la réalité et la fiction. Adaptées à l'aspect ludique des mélodies, les paroles de leurs chansons naviguent entre des histoires d'extraterrestres – *A shining ship got on Montreal tonight. People were scared so the media appeared, as some glowing men walked down Papineau Street* – et des confrontations entre surfeurs et hommes en veston de cuir. « *Nos chansons ont souvent l'air d'histoires venues d'une autre époque. Ça fonctionne bien avec notre ambition de faire de la musique joyeuse avec des paroles joyeuses* », affirme Jonathan.

Les pommes d'apple blue nous feront chanter en harmonie avec eux d'ici le printemps. Gageons que leur premier album saura faire fondre les dernières buttes de neige encore résistantes à la chaleur bourgeonnante, juste à temps pour la fin de session et le début des vacances d'été.

AUDREY GAGNON-BLACKBURN



PHOTO : AUDREY GAGNON-BLACKBURN

Composée d'Olivier Santerre, claviériste, de Rémi Granger à la batterie, de Jonathan Gagnon-Bagheri ainsi que de Guillaume Séguin, chanteur et bassiste, la formation de Saint-Hubert offre un style musical rétro actuel, mélangeant des sonorités qui rappellent aussi bien les Beach Boys que Malajube.

apple blue est en spectacle le 11 février au Quai des brumes

www.myspace.com/appleblue

Dans l'antre de la Bête : métallurgie de Géorgie

Athens, Géorgie, aux États-Unis : la scène émergente s'active et fait place à toute une génération de groupes qui redéfinissent les conventions de la musique lourde. Que reste-t-il des cendres de *Out of Time*, succès planétaire du groupe R.E.M. ? Un Phénix en colère prêt à tout détruire sur son passage. Regard sur ses nouveaux monstres sacrés du *heavy metal*.

Le 24 janvier, Kylesa, quintette de Savannah en Géorgie, visitait la salle de concert Il Motore de la rue Jean-Talon, à Montréal, pour décharger son rock psychédélique et son *sludge** fort en décibels et en basses fréquences prêtes à crever les eaux de n'importe quelle femme enceinte.

Depuis 1991, alors que R.E.M., quatuor de la ville d'Athens, chantait *Losing My Religion* et se hissait en tête du palmarès *Billboard* pour marquer au fer rouge la Géorgie sur la mappemonde musicale, peu de groupes issus de la région ont connu un succès aussi fulgurant. Pourtant, sur place, la scène frétille de groupes qui amènent le *metal*, le *sludge** et le *rock* psychédélique aux confins d'un univers musical intransigeant et impénitent et qui savent réinventer un genre qui souffre trop souvent de son manque d'originalité. Ces troupes s'articulent en dehors des systèmes de mise en marché commerciale, mais vendent quand même des disques et attirent les foules.

Mastodon, Torche, Baroness, Kylesa

En provenance d'Atlanta, Mastodon demeure probablement le plus connu de tous ces nouveaux groupes de « *métalleux* » de Géorgie. Formée en 1999, la troupe a fait paraître quatre albums sous l'importante étiquette de disques Relapse. Quatre albums qui explorent le concept des quatre éléments : la terre, l'eau, le feu et l'air. Mais aussi, quatre albums qui mettent de l'avant quatre genres de musiques extrêmes assaisonnés à la sauce Mastodon : *trash metal, sludge*, *rock* psychédélique et *hard rock*. Se renouvelant sans cesse, Mastodon étend son emprise dans l'univers du *metal* comme le Kraken déploie ses tentacules pour saisir la coque d'un navire viking.

Moins mystique, Torche pérégrine entre Miami et Atlanta. Plus accessible, le groupe, par l'entremise de son chanteur Steve Brooks, se défend d'être *metal*. « *On essaie de combiner toutes nos influences et tout ce qu'on écoute* », explique-t-il en entrevue. Montée comme un centaure, la musique du trio est résolument *pop* et accrocheuse. Torche carbure au *rock* nerveux et spasmodique, tout en incorporant une efficace dose de *stoner* et une énergie *punk* survoltée. Son deuxième album, *Meanderthal*, est paru sous l'étiquette de disques Hydra Head et a reçu nombreux éloges provenant de la critique. Son troisième album se fait toujours attendre.

Baroness, tel un monstre à deux têtes, dompte le *post rock* atmosphérique et le *sludge* bien senti. Capable d'envolées atmosphériques, comme de rugir comme la bête, le quatuor de Savannah repique de mélodiques solos de guitares qui rappellent un certain groupe culte britannique influencé par la dame de fer.

Avec ses percussions et ses deux batteries, Kylesa possède la force de frappe du Minotaure. La rythmique foudroie des couches de guitares lourdes englouties dans une mer de distorsion. Les mélodies vocales féminines détonnent dans ce chaos. Avec *Spiral Shadow*, leur cinquième album paru l'an dernier, le quintette de Savannah se montre nuancé avec des influences d'*indie rock* des années 1990 et de psychédélisme halluciné. Ceux qui étaient au Il Motore le 24 janvier dernier l'auront bien compris.

PHILIPPE LAMBERT

* Le *sludge metal* est un style musical underground (fusion entre le *doom metal* et le *hardcore*) qui se caractérise par le son de ses guitares électriques, à la distorsion très « *grasse* ».

** Le *stoner rock* est un style de rock et de *metal* caractérisé par des rythmiques hypnotiques, une basse très lourde et un esprit rock.

Sudoku

				2		6		
6		9				2		
					9		8	
	5	8			6			2
4				7				6
2			8			3	4	
	7		4					
		1				5		3
		6		3				

Solutions sur quartierlibre.ca

PALMARÈS

CISM 89,3 FM - LA MARGE
SEMAINE DU 6 FÉVRIER 2011
CHANSONS FRANCOPHONES

CISM 89,3 FM la marge

	CHANSON	ARTISTE
1	TENDANCES	GÉRALDINE
2	LE GOÛT DU SEL	L'INDICE
3	AU SECOURS DE L'OURS SEC	LUCIEN MIDNIGHT
4	ÇA VA DE SOI	JIMMY HUNT
5	HOMA	PETER PETER
6	À PAS DE GÉANT	ALEXANDRE DÉSILETS
7	ALL IN	MARTIN LÉON
8	CIEL DE SOIE	BABET AVEC ARTHUR H
9	SUR LA PLANCHE	LA FEMME
10	SOUS L'EAU	L'OURS AVEC NOUS
11	M'EN ALLER	MONOGRENADE
12	ANNABELLE	THÉÂTRE MÉTARMOPHOSIS
13	JE PENSE À TOI	M. BILOU
14	RED LIGHT	KARKWA
15	NOVEMBRE EST MORT	HÔTEL MORPHÉE
16	LA TOTALE	DOUBLE D
17	CUPIDON TOMBE DU CIEL	AMOUR À JEUN
18	LE DÉSERTEUR	BENJAMIN PAULIN
19	COMIC STRIP SONG	COMIC STRIP
20	CENTRE VILLE	ABD AL MALIK
21	HORS DU TEMPS	LEGLOBE
22	ROLL TES CENNES	BENGEE
23	ÉCOUTE SÉLECTIVE	WITH ALL DUE RESPECT
24	QC HISTORY X	WEBSTER AVEC KARIM OUELLET
25	CATHERINE OU UNE JOURNÉE MÉMORABLE	PANACHE
26	PLEURER SUR TON BRAS	GRENADINE
27	MÉTÉORE	KARIM OUELLET
28	LIBERTÉ	KATERINE
29	MONSIEUR	BALIMURPHY
30	MERDE	SUPERB AKA OK AVEC JEUNE CHILLY CHILL



LE COURRIER DE GINA

Transfère pas, chéri

Chère Gina,

Ton nom m'inspire la beauté fragile des angelots de porcelaine qui traînent sur les tablettes de ma grand-mère. Gina, tes mots d'esprit m'interpellent ; une vrille nébuleuse aux tréfonds de mon âme étonnée. Gina. Tu me fais rire. Tu me fais pleurer. Avec toi, je vis. Les émotions affluent, confluent, gonflent et dégonflent comme une gigantesque marée, moteur de mon cœur. J'inspire et j'exsude. Je te lis, je te relis, et je t'aime. Que faire ?

Charles

Cher Charles,

Comme on dit à Rouyn-Noranda, «*ça ne prend pas le gars qui a posé les lumières dans le derrière des mouches à feu*» pour constater ce qui se trame dans les angelots de ta grand-mère. Ai-je vraiment l'air d'un bibelot en porcelaine rose pompon? Charles, as-tu lu Freud?

Les étudiantes (ou les plus rares étudiants) en psychologie du Pavillon Marie-Victorin sauraient mieux vulgariser dans du beau jargon ce qui se passe entre toi, mon courrier et les anges de ta mémé. Je te fais tout de même un topo. Vois-tu, Charles, entre le thérapeute et le supplicié (le patient), il y a un «transbahutement» de *love*; contre mon savoir, ton affection. Comme une vague de confiance qui, dans la tête du patient confus – toi, en l'occurrence –, se mélange dans un *blender* d'amour manquant.

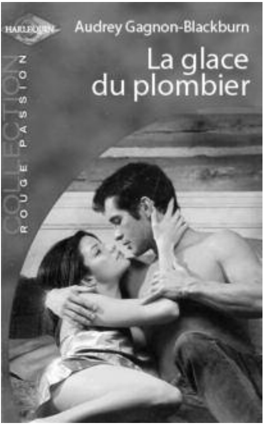
Freud emballe sa petite théorie, mais on peut supposer que Jésus l'avait déjà comprise. Le gars est arrivé avec une bonne nouvelle et s'est fait suivre par un troupeau de disciples durant toute sa vie. J'ai vécu une situation similaire avec mon enseignant d'écologie à 11 ans. Je peux me targuer d'une expérience précoce et diversifiée du coup de foudre et de la passion; malgré lui, l'expert en conifères me fit vivre une relation torride et inflammable (fabuleusement platonique).

Je ne veux pas t'emberlificoter inutilement: comprends que je ne suis pas vraiment l'objet de ton amour. Une figure d'autorité, spécialiste en sainteté comme Jésus ou en feuillus d'Amérique du Nord comme mon professeur d'écologie, déborde toujours de *sex appeal*. Le même type d'aura émane de moi, la Gina de tes rêves, celle qui possède une connaissance in extenso des chansons de Joe Dassin, des *Filles de Caleb* et des boutiques érotiques de Montréal. C'est bien le pic rocheux d'où je gère les soucis passionnels des étudiants troublés qui fausse ton regard sur moi. Sache, mon Charley, que tu aimes une Gina de papier.

GINA CARETTA/
CHARLOTTE BIRON
courrierducoeur@quartierlibre.ca

• Gastronomie cochonne •

La glace du plombier



Monica rêve d'un bain et d'un *mojito*, d'une robe de chambre chaude et d'un tourbillon de jets d'eau sur son corps. En arrivant devant l'appartement qu'elle habite en solitaire, elle remarque une lueur à sa fenêtre. Le faible éclairage incandescent fait apparaître une silhouette, celle d'un corps musclé et viril.

Éprise d'une curiosité grandissante, d'un voyeurisme certain et d'une excitation ascendante, Monica monte l'escalier et aperçoit du mouvement sous le pas de sa porte. Elle se questionne: «*Mais qui peut bien être cet Adonis qui viole l'intimité de mon logis?*» Elle s'émoustille à penser qu'il s'adonne peut-être à quelque plaisir charnel au beau milieu de son salon, le membre dur, le torse humide.

D'instinct, Monica décide de cogner. On ouvre la porte de chez elle. **Beau colosse aux yeux clairs, vêtu d'une chienne ouverte camouflant à peine la forme de son sexe.** L'intensité de son labeur engorge visiblement de sang les moindres tissus de son corps. Une chaleur insoutenable et sexuelle emplit la pièce. En pénétrant l'appartement, Monica remarque que ses sous-vêtements traînent, tout juste à côté de ceux qui semblent appartenir à l'homme. L'étalon explique qu'il a été appelé par le propriétaire de l'immeuble afin de réparer une fuite d'eau dans la cuisine qui provenait de chez un voisin. **Sous quelque prétexte obscur, il retire alors son habit de travail et se redirige vers le dessous de l'évier.**

Enivrée par l'intensité de la situation, Monica enlève son manteau et sa veste, mettant en valeur sa peau et l'absence de soutien-gorge sous sa camisole. Son envie de rhum se fait de plus en plus pressante. Monica ouvre alors l'armoire au-dessus du lavabo, frôlant volontairement les fesses et le dos du corps humide du plombier au passage. Elle empoigne la bouteille de rhum, ouvre ensuite la porte du congélateur et prend quelques glaces. Soudainement, une chaleur et un souffle chaud se font ressentir derrière son oreille. L'éphèbe capture promptement Monica par les hanches, la presse contre lui. Il lui chuchote à l'oreille: «*Tu ne trouves pas qu'il fait chaud ici?*». Il s'étire et attrape un contenant de glace à la vanille dans le congélateur encore ouvert. Il plonge ses doigts dans la crème pour ensuite les faire glisser sur le corps de Monica, prenant soin de souligner une par une les zones érogènes de son épiderme humecté.

Elle agrippe sa boucle de ceinture et immerge à son tour sa main dans le dessert vanillé, lui fait lécher ses doigts sucrés. Les souffles s'unissent, les sexes se pressent l'un sur l'autre. La langue curieuse de l'homme frôle le bout du sein de Monica. Les corps s'échauffent en contraste avec la froideur de la glace. L'homme prend la bouteille de rhum, en retire le bouchon avec ses dents et en verse le contenu sur le corps fébrile de sa partenaire. Les seins pointent, les langues se touchent, l'alcool se mélange avec les fluides. Les sens de Monica se liquéfient sous le charme de la glace du plombier.

AUDREY GAGNON-BLACKBURN

Glaces Plombières à l'Orientale

Ingrédients :

Crème glacée à la vanille
2 tranches d'ananas
1 zeste de lime
Gingembre confit
Raisins secs
Pistaches fraîches
Quelques onces de rhum blanc

Préparation :

Faire flamber les raisins quelques minutes dans le rhum. Retirer du feu et réserver. Mélanger avec les ananas, le gingembre, le zeste de lime et les pistaches, et hacher le tout grossièrement. Incorporer les ingrédients dans la glace ramollie. Remouler dans des ramequins (ou préférablement dans un moule à forme suggestive). Placer une quinzaine de minutes au congélateur et démouler. À déguster goulûment sur le corps de chéri(e), entre les pectoraux ou dans le creux du cou. Accompagner d'un *mojito* pour faire perdurer plaisir et fraîcheur.

L'**ÉTOILE** DE BERGER

Kaya, dit l'Élu

« J'ai pris ma retraite à 26 ans. Je me suis mis à voyager et à étudier mes rêves. C'est devenu ma nouvelle partition musicale. », raconte Kaya, l'homme qui a compris, au terme d'un long recueillement, que la Vie, c'est comme un Rêve. Voilà un destin attrayant. Je veux *être* Kaya. Mode d'emploi.



PHOTO : CHRISTINE BERGER

Quartier Libre a rencontré Francis Martin, alias Kaya, en plein blizzard.

Étape première : Être précoce

« J'ai commencé la musique en étant très, très jeune », révèle en toute humilité celui qui est né sous l'étoile du changement. Au début de sa vie, en 1968, Kaya se nomme Francis Martin Lavergne. À l'âge de six ans, pourvu d'une voix angélique, il participe activement à la chorale de l'église de Saint-Félicien et attire les foules. À sept ans, l'enfant adopte son nom d'artiste officiel : Francis Martin. Les trois années suivantes sont chargées d'évènements : parallèlement à une longue expérience de coma subséquente à un accident de bicyclette, il devient la jeune étoile montante du Saguenay – Lac-Saint-Jean. Il est le garçon de plusieurs concerts.

En 1978, âgé de 10 ans, Francis Martin se joint à la distribution de l'opéra rock Starmania de Michel Berger et Luc Plamondon. *« Francis joue le rôle d'un extra-terrestre qui vient dire à l'humanité qu'elle se perd dans la recherche de gloire, de guerre et de vie uniquement matérielle »*, apprend-on dans sa biographie officielle. À cette époque, il est aussi camelot. Quelques années passent pendant lesquelles Francis Martin prend part à la tournée nationale de Starmania et vit certaines expériences spirituelles. Il parle aussi une heure chaque soir à son grand-père décédé dans des circonstances mystérieuses.

À partir de 1984, le jeune artiste travaille avec passion et acharnement dans des studios d'enregistrement. Entre 18 et 25 ans, il connaît un succès fulgurant : il enregistre cinq albums, devient le protégé de Sony et signe des contrats à New York. On le présente comme étant le prochain phénomène Céline Dion. Il est sur toutes les scènes et accumule les hits. S'il faut le rappeler, son album *Quand on se donne* est certifié or, presque platine. Bref, ce jeune auteur-compositeur-interprète présente du potentiel.

Étape seconde : Savoir lâcher prise

« J'avais tout ce dont tout le monde peut rêver : une bonne équipe, la meilleure maison de disque, tout l'entourage de Céline Dion. J'avais la gloire, la richesse et les grandes possibilités, mais ça ne m'accrochait pas », confie sans nostalgie Kaya. Le feu sacré de la musique s'éteint alors que Francis Martin a 25 ou 26 ans. *« J'écrivais des chansons, mais j'avais l'impression de ne pas savoir comment dire ce que je voulais vraiment exprimer. Je ne vivais pas d'insatisfaction créative en tant que telle, mais je sentais toujours un vide »*, dit-il. Son statut de célébrité ne lui fait pas éprouver de fébrilité particulière. Fait étonnant, il reçoit en 1995 – non sans réticence et dans des circonstances célestes –, un héritage important d'un admirateur qu'il ne connaît pas. Il prend alors sa retraite, voyage et devient ermite. *« J'ai vécu dans un chalet sans télé, sans journal, sans voir personne pendant plusieurs années. Au début, les gens pensaient que j'avais sauté un plomb et je les comprenais de penser ça. »* C'est alors que les rêves commencent à se manifester. *« Je pouvais faire jusqu'à 50 rêves par nuit. Je me réveillais très régulièrement avec en tête une série de plusieurs rêves, des flashs ou des rêves plus développés. Je les écrivais. Ça me faisait peur et me fascinait »*, se souvient-il, le regard sans limites. À cette époque, et encore aujourd'hui, Kaya rêve, médite ses rêves et rêve encore. Il s'interroge sur le sens de la vie.

Étape troisième : Avoir des convictions, des projets et du discernement

« Le rêve est quelque chose de si important qu'on devrait l'enseigner dès le primaire. Ce devrait être un cours de philosophie du rêve, de compréhension de ses mécanismes et d'étude de ses symboles », affirme Kaya, qui est devenu éditeur* d'ouvrages de développement personnel et écrivain, d'où le nom de plume. Selon l'homme de foi, le sens de la vie est de développer des qualités et des vertus. Le processus pour y arriver est intimement lié à l'interprétation intelligente du rêve, compris comme le mariage de l'esprit et de la matière, comme une source de connaissance de soi et d'évolution. *« Je suis convaincu que la spiritualité de demain va passer par les rêves. Je crois que les rêves offrent une autonomie dans le domaine du personnel que rien d'autre ne peut égaler. Avec les rêves, on n'a besoin de personne pour nous guider »*, croit l'écrivain, qui compare le rêve à l'algèbre. *« Les rêves sont logiques, mathématiques. Une panoplie de symboles y interagit et s'additionne les uns aux autres pour donner un sens. »* Le rêve donnerait accès à des états de conscience représentés par des symboles. Il s'agirait d'une suite logique d'information, d'états d'âme, de distorsions et d'états de conscience. Analyser un rêve offrirait plusieurs possibilités : décortiquer les mémoires qu'on a enregistrées, poser des questions, visiter l'inconscient des autres et découvrir l'avenir. *« Il m'est arrivé en rêve d'assister à la réunion de l'équipe de distribution de mon livre en Australie. Quand j'ai reçu un courriel, deux jours plus tard, je savais exactement ce qu'il contiendrait : je l'avais vu en rêve. Je suis habitué à ça, je suis vraiment habitué à ça »*, confie l'artiste, rappelant qu'il n'existe aucune limite au développement de l'esprit humain.

Personne ne semble mieux pouvoir expliquer que Kaya les potentialités du rêve sur la réalité. Une vingtaine de ses livres sont distribués à l'échelle internationale. Il prend l'avion chaque semaine pour donner des conférences dans lesquelles il aborde le rêve à partir d'un optique média. Il analyse ce que l'inconscient capte lorsqu'il est mis en contact avec un film, une publicité ou de la musique. Les gens peuvent aussi lui demander des interprétations en direct de leurs rêves. Décodeur de symboles, Kaya vous expliquera comment étudier le plan de votre vie. Parce que c'est son destin à lui, duquel vous pouvez vous inspirer, ce mode d'emploi en main.

CHRISTINE BERGER

* Éditions Univers/cité Mikaël (sans but lucratif) : www.ucm.ca

• Kaya donne une conférence au Relais Gouverneur de Saint-Jean-sur-Richelieu le 16 février et au Centre Saint-Pierre de Montréal le 20 avril.
• Un incontournable : francismartin.ca
• Ces propos n'engagent que leur auteure et ne reflètent pas forcément la ligne éditoriale de *Quartier Libre*.

L'HIVER

1971



2011



FAÉCUM
www.faecum.qc.ca

AVIS ÉLECTORAL

Postes électifs à combler pour 2011-2012

Chaque année, la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM) renouvelle son bureau exécutif, son conseil administration et ses officiers d'assemblée. Le présent document constitue l'avis de motion officiel ainsi que l'avis d'ouverture de la période de mise en candidature afin de pourvoir les postes électifs au sein de la FAÉCUM pour l'année 2011-2012.

Les postes en élections sont les suivants :

Les neuf (9) postes d'officier du bureau exécutif de la FAÉCUM :

1. Secrétaire général,
2. Coordonnateur aux affaires universitaires,
3. Coordonnateur aux finances et services,
4. Coordonnateur aux affaires externes,
5. Coordonnateur aux affaires académiques de premier cycle,
6. Coordonnateur aux affaires académiques de cycles supérieurs,
7. Coordonnateur à la recherche universitaire,
8. Coordonnateur à la vie de campus,
9. Coordonnateur aux affaires associatives.

Les huit (8) postes du conseil d'administration :

10. Trois (3) sont réservés à des étudiants de premier cycle,
11. Trois (3) sont réservés à des étudiants de cycles supérieurs, et
12. Deux (2) sont ouverts à tous.

Les deux (2) postes d'officier d'assemblée du conseil central de la FAÉCUM :

13. Président du conseil central de la FAÉCUM;
14. Vice-président du conseil central de la FAÉCUM.

AVIS ÉLECTORAL

AVIS ÉLECTORAL

Conditions d'éligibilité :

- Être membre de la FAÉCUM;
- Ne pas être employé permanent de la FAÉCUM;
- Pour le poste de coordonnateur aux affaires académiques de premier cycle : être inscrit à un programme de premier cycle;
- Pour le poste de coordonnateur aux affaires académiques de cycles supérieurs : être inscrit à un programme de cycles supérieurs.

- **Une personne qui désire se porter candidate à un poste d'officier du bureau exécutif de la FAÉCUM doit, avant l'ouverture du congrès :**

  - Avoir obtenu l'appui de son association étudiante (si celle-ci est membre de la FAÉCUM) ou de trois (3) associations étudiantes membres de la FAÉCUM (si son association étudiante n'est pas membre de la FAÉCUM);
  - Avoir visité au moins neuf (9) associations étudiantes membres de la FAÉCUM et obtenir de chacune une lettre de visite;
  - Si la personne se porte candidate au poste de coordonnateur à la recherche, au moins cinq (5) des neuf (9) lettres de visite doivent provenir d'associations représentant des étudiants de cycles supérieurs.

  Note : Un maximum de deux (2) candidatures provenant d'une même association membre sera retenu pour l'ensemble des postes électifs à combler au sein du bureau exécutif de la FAÉCUM.

- **Une personne qui désire se porter candidate à un poste d'administrateur du conseil d'administration de la FAÉCUM doit, avant l'ouverture du congrès :**

  - Avoir obtenu l'appui de son association étudiante (si celle-ci est membre de la FAÉCUM) ou de trois (3) associations étudiantes membres de la FAÉCUM (si son association étudiante n'est pas membre de la FAÉCUM);
  - Avoir visité au moins cinq (5) associations étudiantes membres de la FAÉCUM et obtenir de chacune une lettre de visite.

  Note : Une seule candidature par association étudiante membre sera retenue pour l'ensemble des postes électifs à combler au sein du conseil d'administration de la FAÉCUM.

- **Une personne désirant se porter candidate à un poste d'officier d'assemblée du conseil central de la FAÉCUM doit se présenter devant le congrès de la FAÉCUM pour défendre sa candidature.**

Les candidats doivent transmettre leur dossier de candidature à Mathieu Lepitre, coordonnateur aux affaires universitaires, à universitaire@faecum.qc.ca, **avant le 6 mars 2011 à 14 h**. Ce dossier est constitué de :

- Une lettre de motivation, d'un maximum de 300 mots, qui sera rendue publique, et
- Une preuve d'adhésion à la FAÉCUM (preuve de fréquentation scolaire, horaire de cours, facture de frais de scolarité, etc.).

Les élections auront lieu lors de la XXXVe séance du congrès annuel de la FAÉCUM, les 25, 26 et 27 mars 2011, à Montréal. Tous les candidats aux postes électifs à combler pour l'année 2011-2012 doivent y être présents; le moment précis du scrutin leur sera communiqué ultérieurement.

Pour de plus amples informations

Consultez le Règlement concernant les élections, ou
Contactez Mathieu Lepitre, coordonnateur aux affaires universitaires, par courriel à universitaire@faecum.qc.ca, ou par téléphone au 514 343-5947.